



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





EMMANUEL DUCROS

VNE
CIGALE

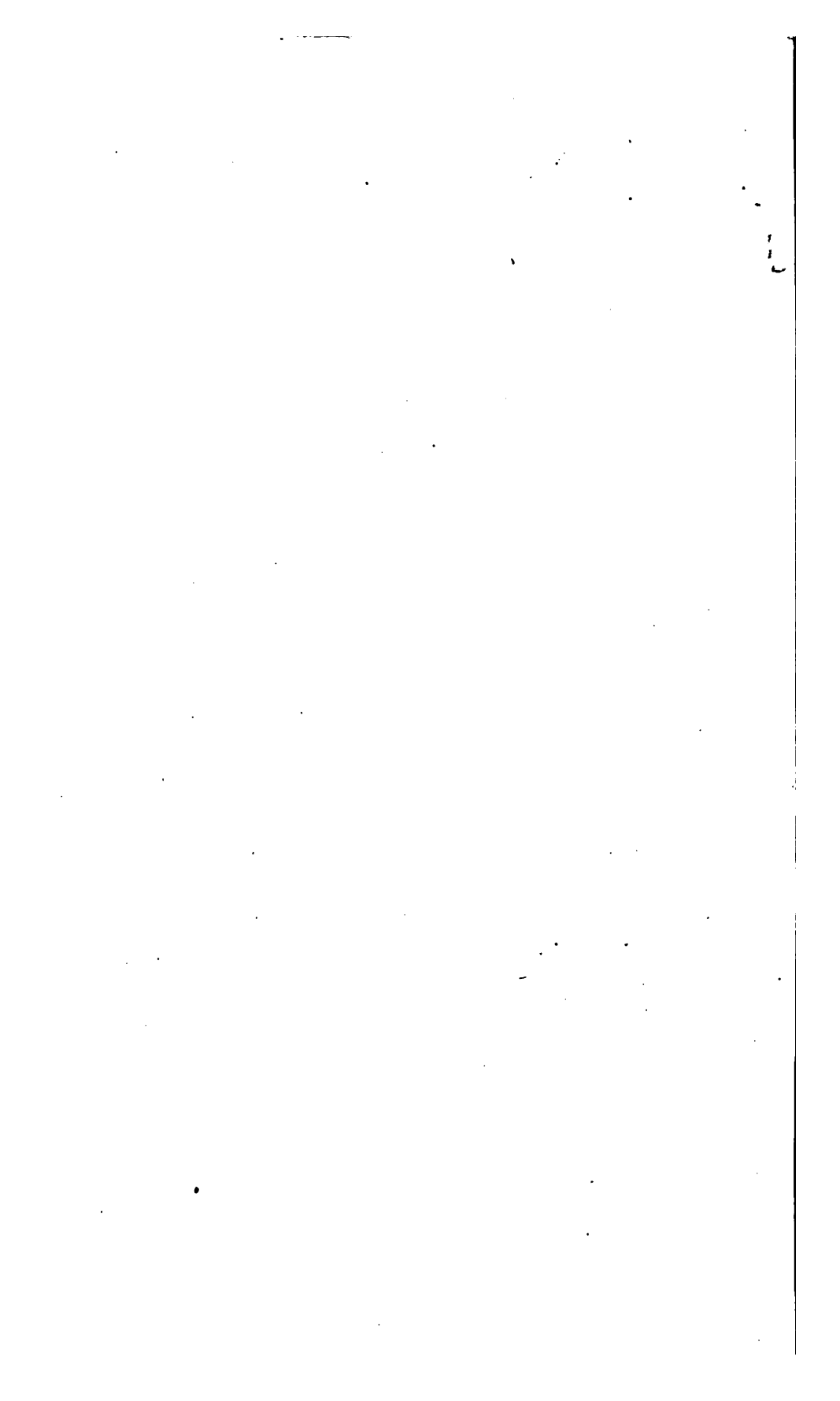
AV
SALON

1884



L. BASCHET

125, Bd. St. Germain.
PARIS



UNE CIGALE

AU

SALON DE 1884

PRIX : 5 francs.

EMMANUEL DUCROS



UNE CIGALE

AU

SALON DE 1884



QUATRIÈME ANNÉE

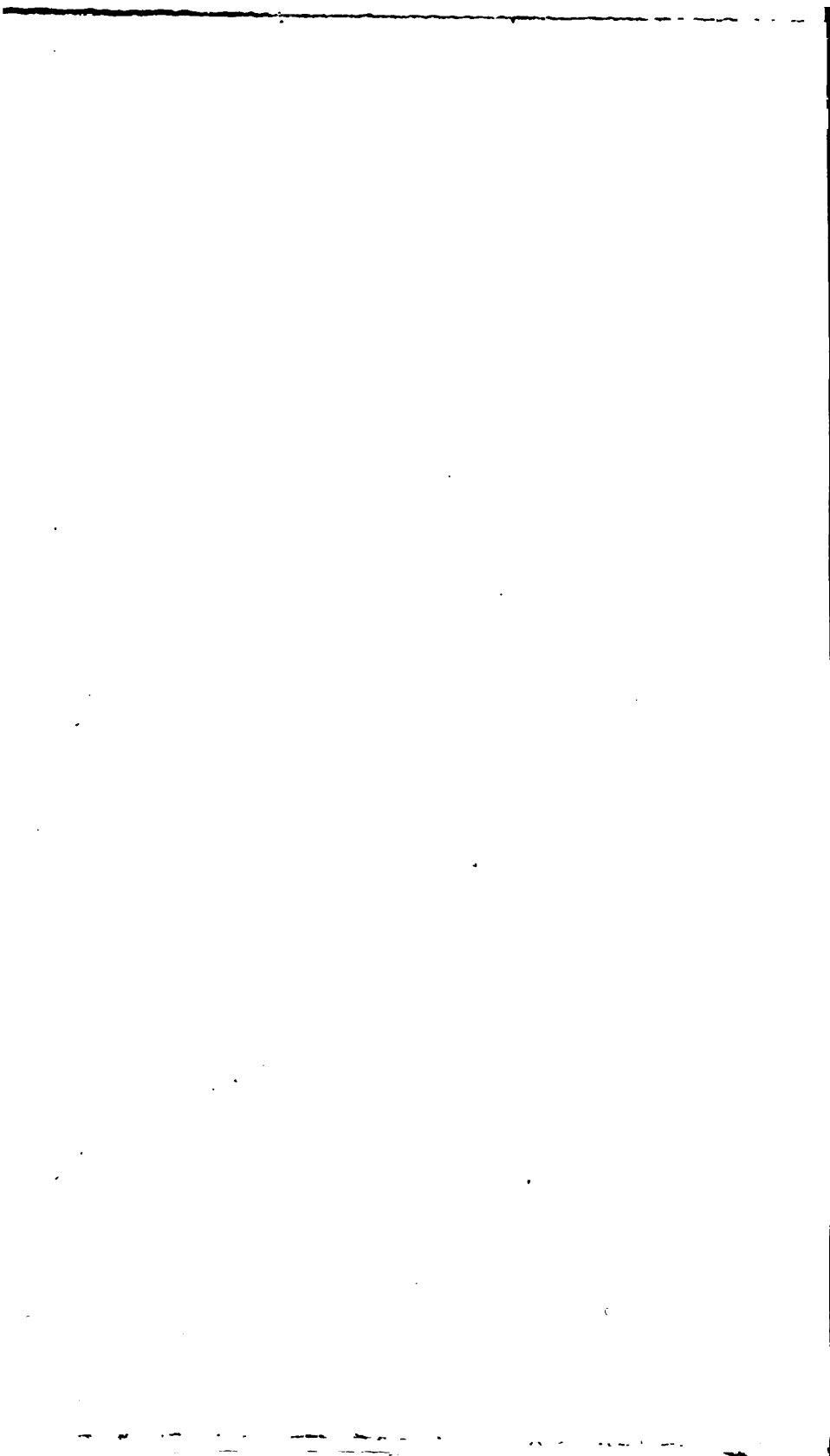


PARIS

LUDOVIC BASCHET, ÉDITEUR

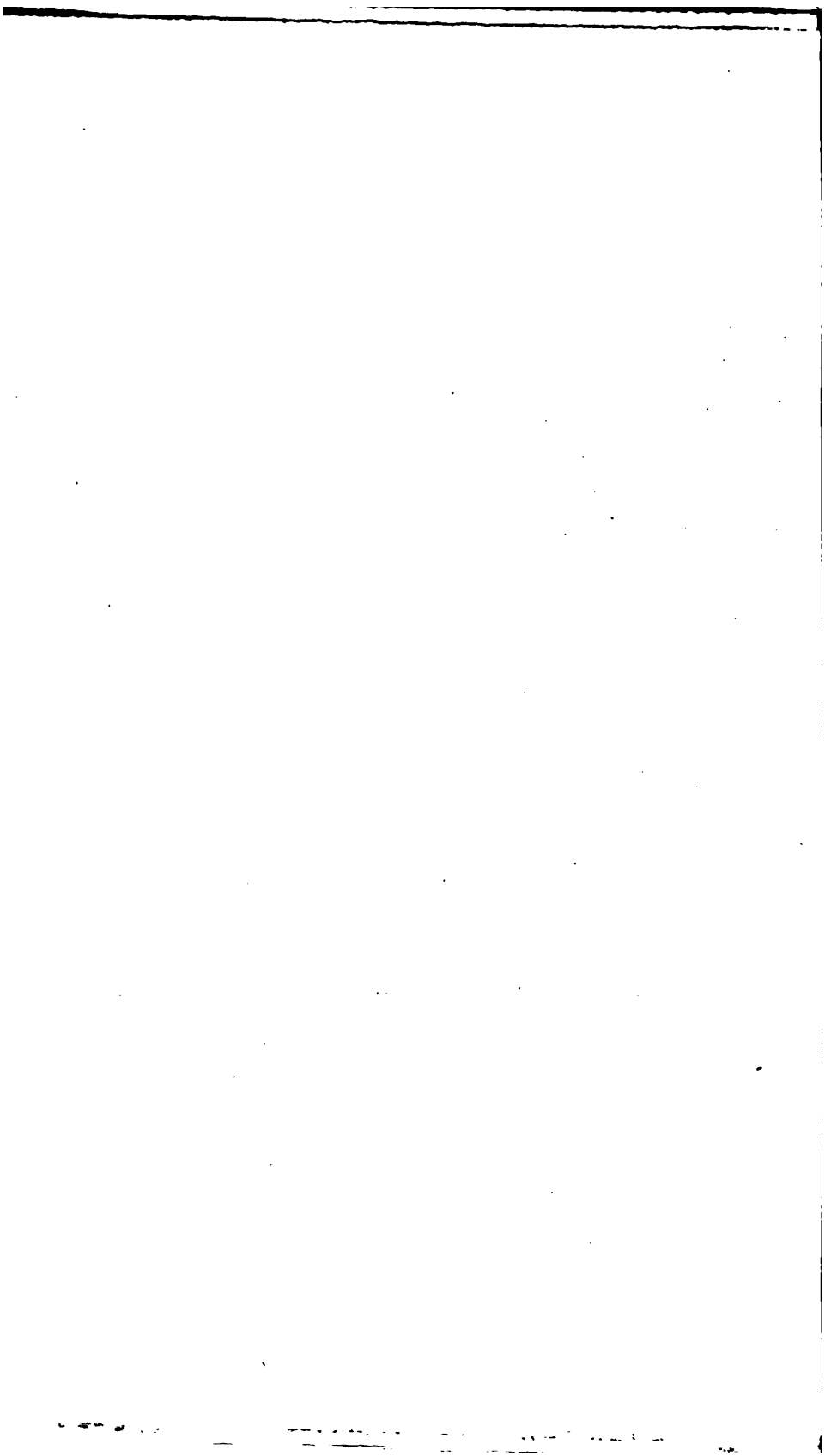
125, Boulevard Saint-Germain

1884



A MON AMI
AIMÉ MOROT

TÉMOIGNAGE
DE
SYMPATHIE ET D'ADMIRATION



TABLE



GRAVURES

(Imprimées par MM. SYLVESTRE ET C^o)

	Pages
AIMÉ MOROT.	Dryade..... 10
JEAN BENNER.	La Belle de Scio..... 12
SAINTPIERRE.	Source charmeuse..... 16
MESLÉ.	Maternité..... 20
FIRMIN GIRARD.	Au Bas-Meudon..... 24
HENNER.	Nymphe qui pleure..... 28
BESNARD.	Maladie..... 30
BESNARD.	Convalescence..... 32
TOULMOUCHE.	Tête-à-tête..... 36
PAUL VAYSON.	Le Printemps..... 40
FRAPPA.	Le Sommelier du couvent..... 42
JAMES BERTRAND.	Ophélie..... 44
LÉON COMERRE.	Pierrot..... 48
ÉMILE ADAN.	L'Abandonnée..... 54
JULES LEFEBVRE.	L'Aurore..... 56
BOIRON.	L'Enfant prodigue..... 60
DESCHAMPS.	Vu un jour de printemps..... 62
AIMÉ MOROT.	Course de taureaux..... 64
CHARLES DAUX.	La Tentation de Saint-Antoine..... 68
PUVIS DE CHAVANNES.	Le Bois sacré..... 72
EUGÈNE CHIGOT.	La Mort de Matho..... 76
HECTOR LEROUX.	Le Cortège des Vestales..... 78
CORMON.	L'Age de pierre..... 84

Couverture dessinée par Charles DAUX.

POÉSIES

	Pages		Pages
Dryade.....	9	Portrait de M ^{me} M.....	57
Tempête	11	La Défense du foyer.....	58
La Belle de Scio.....	12	L'Enfant prodigue.....	60
Portrait du général Pittié.....	14	Triel.....	61
Source charmeuse.	16	Vu un jour de printemps.....	62
Les Cheriffas.....	18	Dans les bois.....	63
Maternité.....	20	Dordrecht	63
La Toussaint.....	21	Course de taureaux.....	64
Portrait de M ^{lle}	22	Orphée.....	66
L'été au Bas-Meudon.....	23	La Tentation de Saint-Antoine.	68
L'Usine à gaz.....	27	Novembre.	71
Nymphe qui pleure.....	28	Le Bois sacré.....	72
Œdipe et le sphinx	30	La Bouée.....	74
Primevères.....	31	Le Petit chaperon rouge... ..	75
Maladie — Convalescence .. .	32	La Mort de Matho.....	76
Les Fleurs d'Ophélie.....	33	Innocence.....	77
La Garnison quitte Belfort.....	34	Dans mon jardin.....	77
Tête-à-tête	36	Le mont Ventoux.	78
Novembre.....	38	Sixfours.....	79
Le Printemps	39	Le Cortège des vestales fuyant	
Le Sommelier du couvent.....	42	Rome.....	80
Ophélie	44	L'atelier de Rembrandt.....	81
Un nid.....	47	Le meeting.....	82
Pierrot.....	48	L'Age de pierre.....	84
L'Abandonnée.	54	Beau temps.	86
L'Aurore.....	56	Les Exilés.....	87

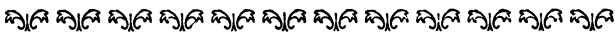




UNE CIGALE

AU

SALON DE 1884



AIMÉ MOROT



DRYADE

Le regard admire, enchanté,
La beauté
Dans la splendeur harmonieuse
D'un corps chaste et nu qui sourit
A l'esprit :
Salut, dryade gracieuse.

Tu te regardes aux ruisseaux,
Et les eaux
Vont reflétant ta douce image ;
La joie en tes yeux respandit
Et nous dit
Que leur miroir te rend hommage.

Aucune biche dans les bois,
N'a, je crois,
Une souplesse plus charmante ;
Nulle fleur n'a ton teint vermeil,
Sans pareil ;
Ni ta fraîcheur éblouissante.

Vénus sortant du sein des mers,
Dans les airs
Montrant sa beauté radieuse,
Aurait pu t'envier les plis
Si jolis
De ta bouche aimable et rieuse.

Toujours charmé par tes appas
Déliçats,
Le regard te dira qu'il t'aime ;
Toujours les yeux liront, ravis,
Éblouis,
Ton corps, ce merveilleux poème !



AIME MOROT



Illustration by Aime Morot
in the "Revue"

DRYADE

M^{ME} LA VILLETTE



TEMPÊTE

SONNET

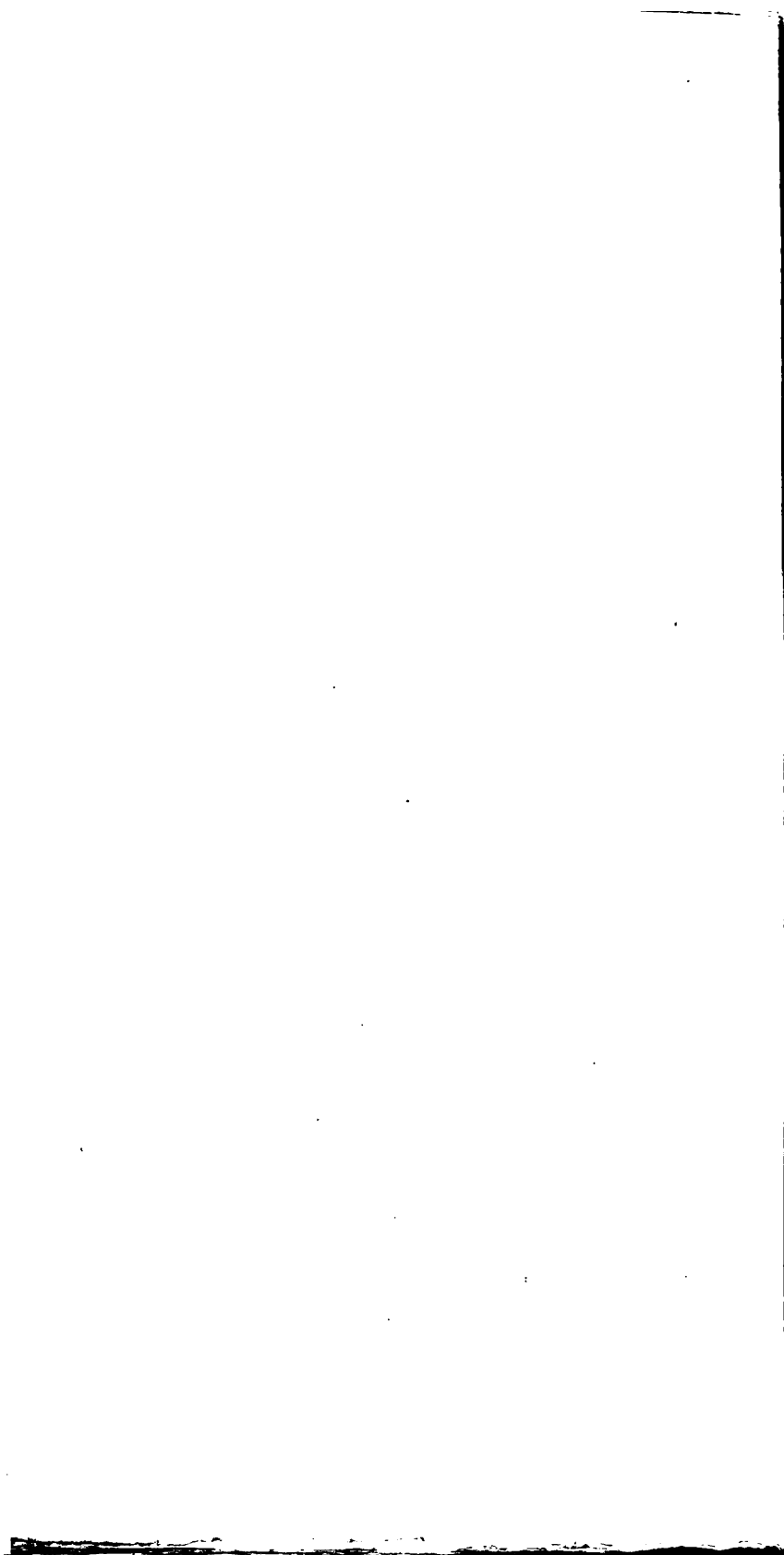
L'immense mer rugit ; les vagues déchainées
Viennent, en se choquant, se combattre dans l'air,
Comme font, au combat, des troupes bien menées.
Le ciel nuageux va faire jaillir l'éclair.

L'assaut est incessant des lames forcenées
Se brisant sur les rocs avec un bruit d'enfer ;
On voit rouler au loin les barques condamnées,
Malgré les matelots, dont les bras sont de fer.

En vain les malheureux, ballottés par l'orage,
Auront trouvé la mort tout auprès du rivage,
Laisant des fils sans force et des femmes en deuil :

L'Océan, sombre à voir en ces jours de colère,
Viendra vers les vivants, de nouveau sûr de plaire,
Et le soleil joyeux fera rire l'écueil.





Oh ! comme elle a souffert ! le cœur tout plein d'alarmes,
Elle a longtemps douté de son affreux malheur ;
Elle n'a même pas, pour calmer sa douleur,
Le corps de son amant pour l'inonder de larmes.

O belle aux cheveux noirs qui la suis pas à pas,
A l'air aventureux plein de coquetterie,
Quoiqu'elle ait un mal dont tu te serais guérie,
Regarde ta compagne et ne la quitte pas.

Plus rien de merveilleux, ici-bas, ne la touche ;
La mer qui nous séduit avec son bel azur
Ne lui paraît qu'un lit où le sommeil est sûr ;
Et des sons douloureux s'échappent de sa bouche !



GABRIEL FERRIER



PORTRAIT DU GÉNÉRAL PITTIE

BALLADE

Je voudrais bien, comme en peinture,
Pouvoir tracer votre portrait,
Et vous peindre, tel que nature,
Ainsi que Ferrier l'a fait ;
Il a su nous rendre, à souhait,
Dans la finesse de la tête,
Et dans un costume coquet,
Le général et le poète.

Son œuvre est une ciselure
Ayant la vie et l'intérêt ;
Remarquable par son allure ;
Pleine d'un art sûr et discret ;
On sent dans l'œil plus d'un secret ;
On devine l'esprit en quête :
Le peintre, en vous peignant, voyait
Le général et le poète.

Dans la guerre pour nous si dure,
Le général, chacun le sait,
Fit une vaillante figure ;
Dans les combats il s'illustrait ;
Il vit l'ennemi qui fuyait,
Inquiété dans sa conquête ; .
Il combattait comme il chantait
Le général et le poète.

ENVOI

L'amour dans vos beaux vers paraît
Doux comme un soupir de fauvette ;
Au feu le lion rugissait :
Fier général, charmant poète.



SAINTPIERRE



SOURCE CHARMEUSE

Son eau, loin de tout bruit, coule mélodieuse,
Et forme un lit où vient reposer sans danger,
Derrière les roseaux, comme un sylphe léger,
Une femme, à nos yeux une source charmeuse.

Elle aime le rêveur qui la trouve en chemin ;
Son corps souple et charmant à son esprit se livre ;
Afin de lui verser l'idéal qui rend ivre ;
Elle tient, belle enfant, l'amphore dans sa main.

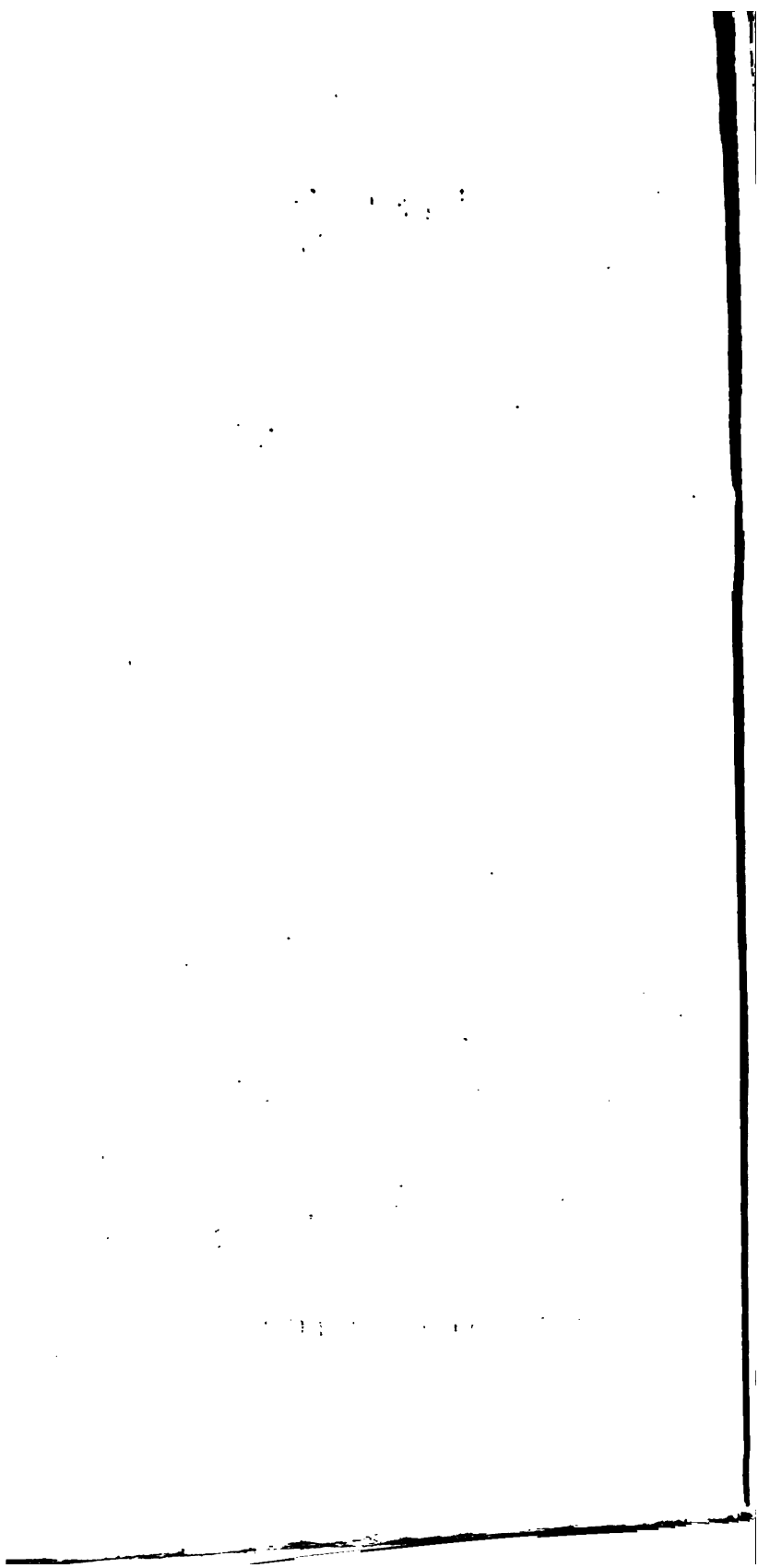
La rive n'aurait pas sans elle l'air magique
Qu'ont su jeter, partout, ses yeux purs et rêveurs ;
Ses cheveux blonds ont mis leur éclat dans les fleurs ;
Les grands arbres ont pris son air mélancolique.

SAINTPIERRE



ILLUSTRATION COURTESY OF
© The Pierpont Morgan Library

SOURCE CHARMEUSE



Les oiseaux dans la nuit ont entendu sa voix,
Et modulent pour nous sa vive chansonnette ;
Dès qu'on approche d'elle, on a l'esprit en fête,
Et l'on trouve tout beau dans les prés et les bois.

Ondine, esprit des eaux, montre-toi, je t'en prie.
Nul ne saurait te voir ; écarte les roseaux,
Car je veux te chanter comme font les oiseaux,
O douce vision, invisible et chérie.



BENJAMIN CONSTANT



LES CHERIFFAS

Dans le fond d'un harem, sur de riches tapis,
Au sortir d'un long bain, les belles Marocaines,
Belles captives dont on sait parer les chaînes,
Sont au fond d'un boudoir, couvertes de rubis.

Pendant que celles-ci, les yeux pleins d'indolence,
Reposent doucement leurs corps superbes, las ;
Sur de larges divans qui ne la tentent pas,
Une rêve d'amour et, pleine d'élégance,

Dresse son corps dans l'air en poussant un soupir ;
On sent qu'elle voudrait de suaves haleines,
Et que le sang si chaud, qui coule dans ses veines,
Devrait dans un baiser ardent se rafraîchir.

Cette taille élancée et ce sein qui s'avance
Prouvent qu'elle saurait aimer avec ardeur ;
Les yeux ne peuvent pas la voir avec froideur,
Tant l'amour dans ce cœur semble avoir de puissance.

Ainsi doit se cambrier la panthère au désert,
Quand sa gueule en hurlant demande des caresses.
Captive, elle voudrait d'extatiques ivresses.
Nul ne vient ; le parfum de cette fleur se perd.

Pendant que le Seigneur de céans trop s'attarde,
L'eunuque, dans un coin, étendu mollement,
Est devant ce spectacle, entre tous enivrant,
Tranquille et doux ainsi qu'un très bon chien de garde.



MESLÉ



MATERNITÉ

L'enfant dans les bras de sa mère
N'est-il pas le plus doux trésor?
Aimant, on veut l'aimer encor,
Amour doux comme une chimère.

On l'admire de tous ses yeux ;
On l'embrasse lorsqu'il s'éveille ;
On le berce lorsqu'il sommeille ;
On fait pour lui les plus doux vœux.

Rien ne paraît dans ce bas monde
Être aussi frais, être aussi beau
Que l'enfant, ce frêle roseau,
Sur qui l'espérance se fonde.

Il lui faut sans cesse des soins ;
On les lui donne avec ivresse,
Et la mère, dans sa tendresse,
Sait pourvoir à tous ses besoins.

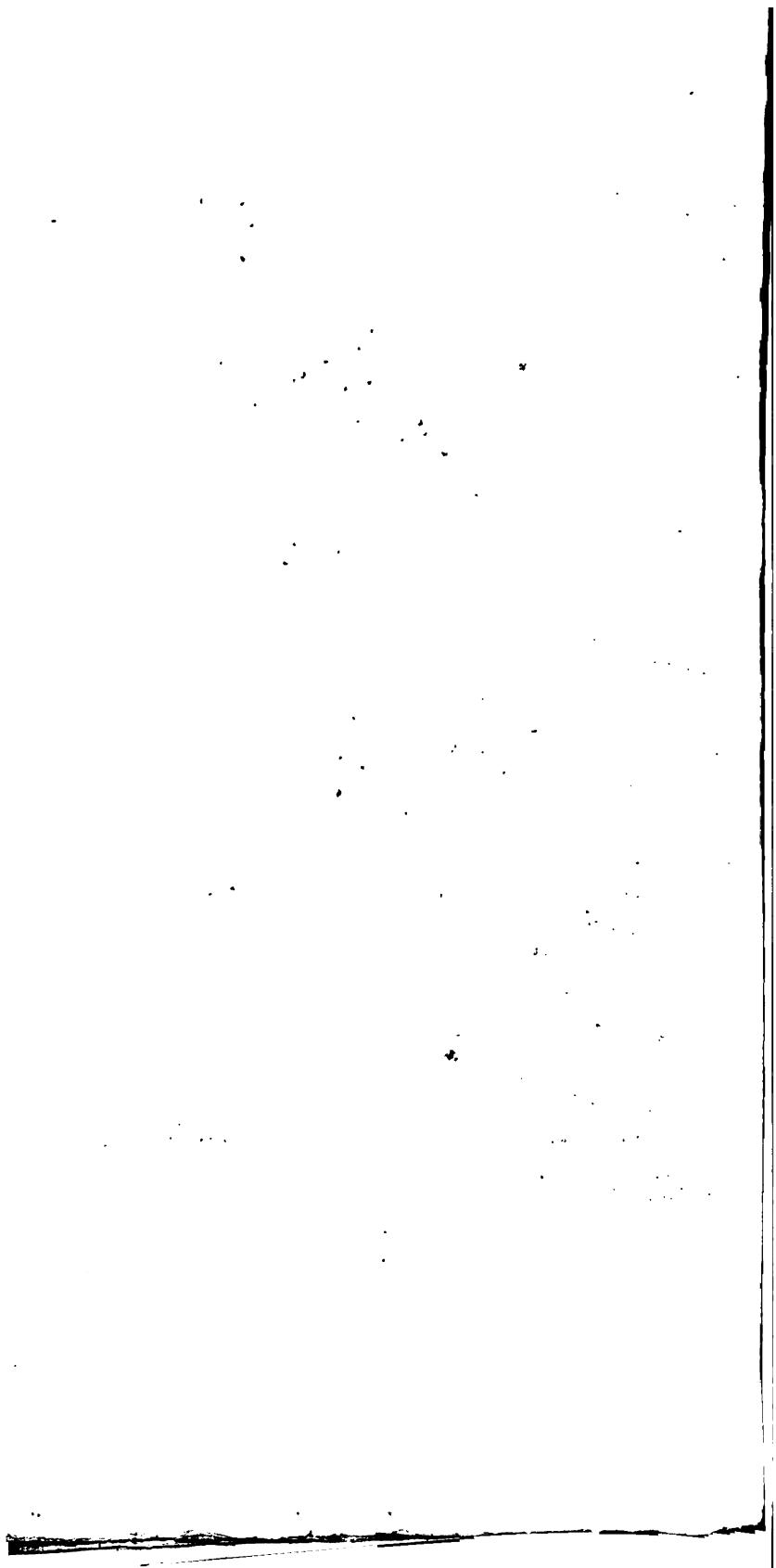


MESLÉ



ALPHONSE BISTREZ
M. Rue Oberkampf

MATERNITÉ



GAGLIARDINI



LA TOUSSAINT

SONNET

Le jour de la Toussaint conserve la mémoire
De ceux qui ne sont plus ; ils étaient, autrefois,
Auprès de nous joyeux ; on écoutait leurs voix ;
Ils nous parlaient de fin dernière, sans y croire.

La terre du repos, ainsi qu'un oratoire,
Femmes, a dû vous voir sans doute bien des fois
Prier à deux genoux, succombant sous le poids
Du chagrin répandant sur vous son ombre noire.

On les voit revenir, filles des matelots,
Du cimetière assis, là-bas, tout près des flots ;
Leur grand attachement même à la mort résiste ;

Le deuil est dans leurs yeux comme en leurs vêtements ;
Elles vont lentement par les chemins glissants,
Car le ciel, aujourd'hui, comme leur cœur est triste.



JULES LEFEBVRE



*PORTRAIT DE M^{me} ****

Le peintre avec grand art retrace
Votre grâce,
Votre visage délicat !
Nulle fleur n'a plus de mystère,
Sur la terre,
Aucune rose cet éclat.

L'âme, ce diamant sans tache,
Qui se cache,
Devant nous brille d'un tel feu,
Que l'on vous croit, ô jeune fille
Très gentille,
Un ange qui sort du ciel bleu.



FIRMIN GIRARD



L'ÉTÉ AU BAS-MEUDON

TRIOLETS

Que de vie et que de gaieté,
Au Bas-Meudon, tous les dimanches ;
Dans les jolis jours de l'été,
Que de vie et que de gaieté !
Paris joyeux a transporté
Là ses figures les plus franches ;
Que de vie et que de gaieté,
Au Bas-Meudon, tous les dimanches !

Ses arbres sont jolis à voir
Avec leur décor de verdure ;
Quand on quitte Paris si noir,
Ses arbres sont jolis à voir ;
On les désire, pleins d'espoir ;
En ville la chaleur est dure ;
Ses arbres sont jolis à voir
Avec leur décor de verdure.

Ses restaurants sont toujours pleins ;
On vient manger une friture ;
Malgré la qualité des vins
Ses restaurants sont toujours pleins.
C'est qu'il vaut mille soupers fins,
Un dîner en pleine nature ;
Ses restaurants sont toujours pleins,
On vient manger une friture.

On s'est donné des rendez-vous ;
On se hèle de la terrasse.
Pour s'amuser comme des fous,
On s'est donné des rendez-vous.
On voit là de graves époux
Et des gens que rien ne tracasse ;
On s'est donné des rendez-vous ;
On se hèle de la terrasse !

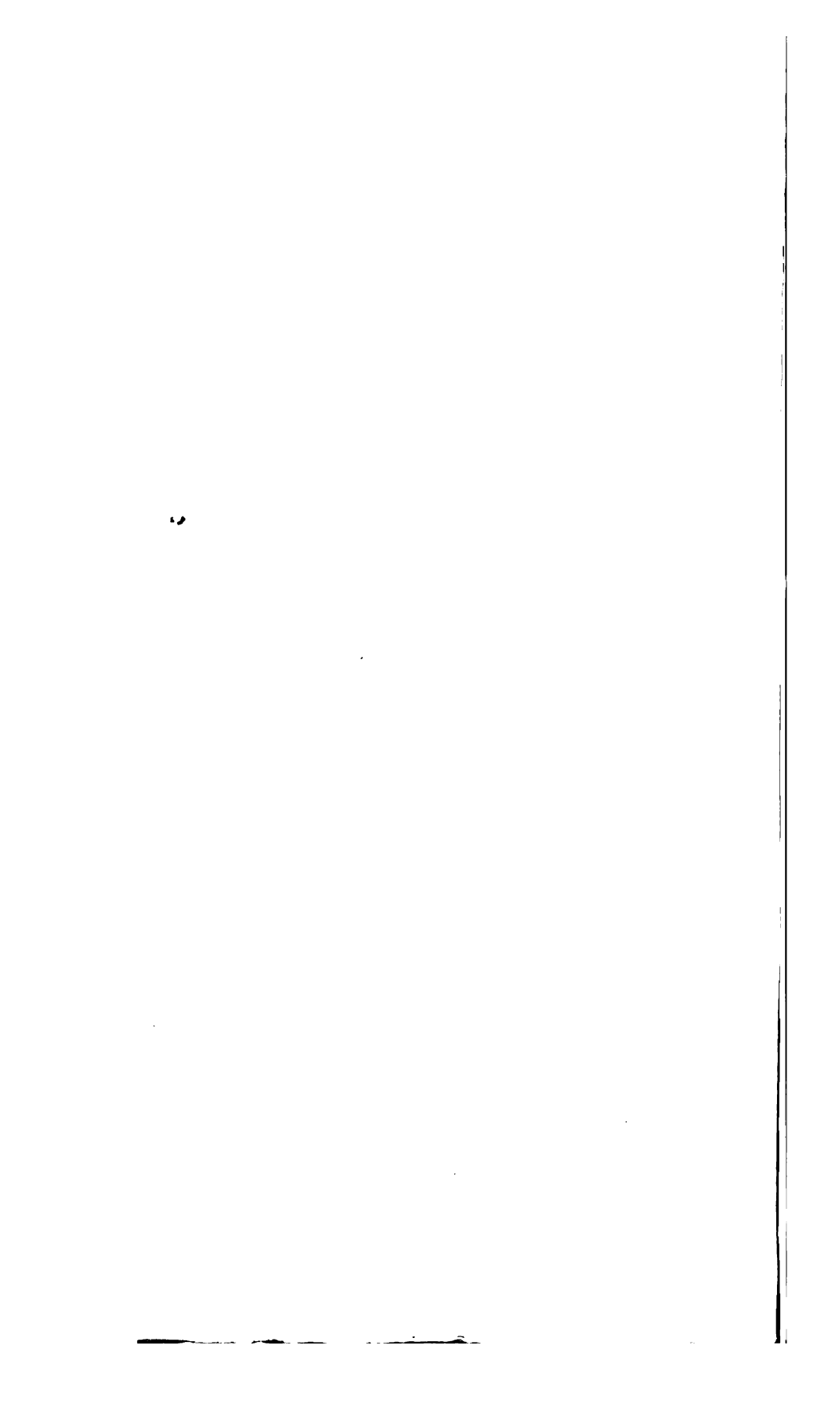
On voit sourire les enfants
Attirés près de l'homme-orchestre,
Qui joue avec sept instruments ;
On voit sourire les enfants ;
Ils ont quitté tables et bancs.
Oh ! le plus grand charme terrestre !
On voit sourire les enfants
Attirés près de l'homme-orchestre.

Le Bas-Meudon, dans les beaux jours,
Sourit sur ces rives en fête :
Il fait éclore des amours,
Le Bas-Meudon, dans les beaux jours :

FIRMIN GIRARD



AU BAS-MEUDON



Il entend maints et maints discours
Que l'écho rarement répète ;
Le Bas-Meudon, dans les beaux jours,
Sourit sur ces rives en fête.

.
.

Ami Girard, ici souvent,
Au dîner fondé par Galerne,
Nous nous sommes trouvés soupant,
Ami Girard, ici souvent,
Après de Paul Sain, amusant,
Le soir quand la Seine a l'eau terne,
Ami Girard, ici souvent,
Au dîner fondé par Galerne.

Là, Vayson, Leroux, Léveillé,
Guillemet, animent la table.
Le paysage est égayé,
Là, Vayson, Leroux, Léveillé,
Rapin ont leur vin, d'eau noyé,
Pour le trouver plus supportable ;
Là, Vayson, Leroux, Léveillé,
Guillemet animent la table.

Et que d'autres joyeux esprits :
Langlois, le lanceur de boulettes ;
Grousset qui cache un fin souris ;
Et que d'autres joyeux esprits :

Poulet et Fraipont un peu gris,
Entonnant mille chansonnettes ;
Et que d'autres joyeux esprits ;
Langlois, le lanceur de boulettes.

On rit ; là, Rabelais riait.
Son rire est resté sous l'ombrage
Du Bas-Meudon qu'il égayait ;
On rit ; là Rabelais riait.
Meudon joyeux l'été charmait ;
Tu nous en rends la vraie image.
On rit ; là Rabelais riait.
Son rire est resté sous l'ombrage.



ERNEST DELAHAYE



L'USINE A GAZ

SONNET

Les charriots blindés de fer, coffres mouvants,
Apportent dans la cour la matière enflammée
Qu'on retire des fours, à moitié consumée ;
Et le coke se fait de ses charbons brûlants.

De rudes ouvriers, travailleurs vigilants,
Jettent des seaux pleins d'eau sur la masse allumée ;
On les voit au milieu d'une épaisse fumée,
Noirs comme des démons, les membres ruisselants.

Paris comme l'usine est bien une fournaise ;
On y sent le travail comme un feu sous la braise
Ayant pour aliments : le corps, l'esprit, le cœur ;

Le plaisir est au bord ; au fond, la grande ville
Doit à son dur labeur incessant et fertile
De jeter dans le monde une immense lueur.



HENNER



NYMPHE QUI PLEURE

Tu caches dans tes mains ta tête,
Jeune nymphe ; pourquoi pleurer ?
Conte-nous ce qui t'inquiète ;
Pourquoi tant te désespérer ?
Quand le soleil luit sur la terre,
Pourquoi, dans un coin solitaire,
Près de l'arbre viens-tu gémir ?
Quand on est jeune et qu'on est belle,
La douleur n'est pas éternelle ;
Le temps vient toujours l'endormir.

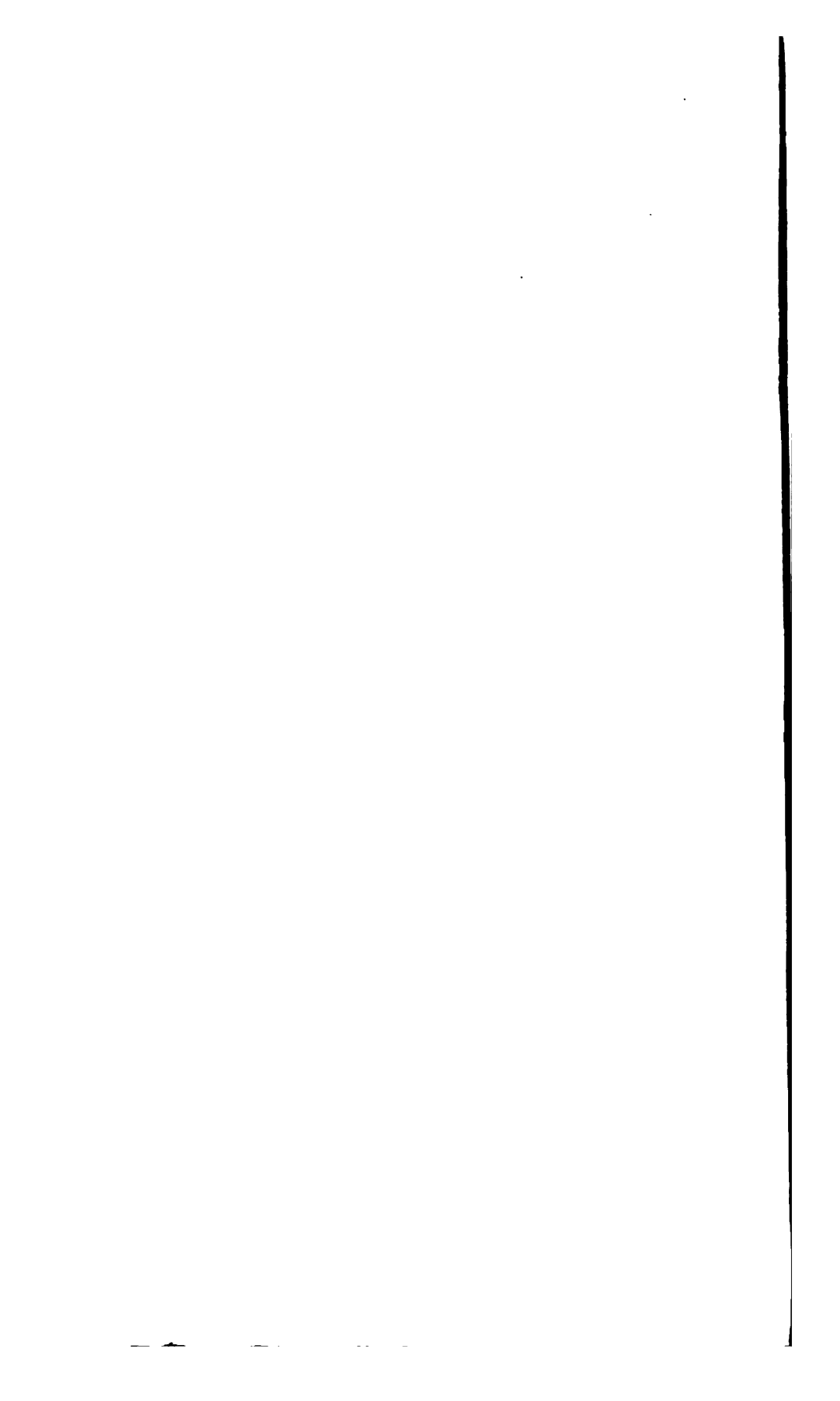
Dis-nous ton chagrin, ô mignonne,
Dont le corps a tant de blancheur,
Que le bois entier en rayonne
Et te garde comme une fleur,
Comme une fleur si délicate,
Qu'on la contemple et qu'on la gâte,
Quand son bourgeon vient à pousser.
Est-il donc une âme inhumaine
Qui put te faire de la peine,
Quand tous voudraient te caresser ?

HENNER



ALTIPOGRAFICHE SUCCHETTI & C.
di Via Oberdan 10

NYMPHE QUI PLEURE



As-tu perdu dans le bocage
Un de tes oiseaux favoris,
Qui recherchait ta main pour cage,
Et quêtait ton gentil souris.
Tu l'as rencontré sur ta route,
Ce matin, couché mort ; sans doute
Tu regrettes le malheureux
Oiseau, dont la voix est éteinte.
Qui ne voudrait mourir sans crainte
Étant pleuré par de beaux yeux ?

Peut-être aussi qu'un fier jeune homme
Parla-t-il, près de toi, d'amour,
Pour une belle qu'on renomme ;
Pour sa grâce et pour son humour.
A la beauté tu viens de naître ;
Tu n'auras bientôt qu'à paraître
Pour être adulée à ton tour ;
Tu verras chanter les poètes ;
Les peintres prendront leurs palettes
Afin de te faire la cour.

Sois fière ; ta grâce naissante
Promet des triomphes prochains ;
On aime à te voir innocente
Et le visage entre les mains.
Ton mal n'est pas bien grand, fillette ;
Ton cœur pour un rien s'inquiète ;
Tu feras autrement souffrir,
Plus tard, quand ta coquetterie
Jettera, parmi la prairie,
Un mal difficile à guérir.

LANSON



ŒDIPE ET LE SPHINX

SONNET

Le sphinx n'a jusqu'ici laissé passer personne.
Quel est l'être sans peur qui s'avance, aujourd'hui,
Au fond de l'ancre obscur que tout le monde a fui,
Pour que ce soit le monstre, à son tour, qui frissonne?

L'énigme qu'il propose et dont chacun s'étonne
N'est qu'un sujet nouveau de triomphe pour lui.
Les Dieux, en ce moment, lui prêtent leur appui ;
Pourquoi divinités lui faire cette aumône ?

Mieux eût valu, cent fois, pour Œdipe, en ce jour,
Mourir, que de régner au milieu d'une cour ;
Si la bête féroce, en faisant sa victime,

Eût sucé tout son sang, nul ne plaindrait son sort.
Mais, vainqueur, le destin doit le frapper si fort
Que son malheur sera plus sombre que l'abîme !



BESNARD



REPRODUCED BY THE
MUSEUM OF MODERN ART

MALADIE



HERCULE



PRIMEVÈRES

STATUE (PLATRE)

Ton teint efface les couleurs
De ces fleurs
Que tu tiens à la main mignonne;
Ton corps est souple et ravissant,
Et l'on sent
Que le printemps en toi rayonne.

Jeune fille il est doux d'aimer,
De charmer ;
Ne repousse pas qui t'implore ;
Tu doubleras en vérité
Ta beauté,
En aimant celui qui t'adore.



BESNARD



MALADIE — CONVALESCENCE

Elle est faible, elle est pâle et chacun sent l'envie
De ranimer ses sens avec un cordial.
On la met sur un lit, elle se trouve mal ;
Malade, elle n'a plus qu'un seul souffle de vie.

Après beaucoup de soins, on peut encor revoir
La rougeur revenir à ses pommettes pâles ;
Un sommeil régulier qui succède à des râles,
Effet d'un doux calmant, redonne de l'espoir.

C'est la convalescence et tout se renouvelle ;
La grande sœur revoit son frère, jeune enfant
Qui vient vers elle et tend ses bras en souriant.
Il lui semble que tout a dû changer comme elle.

Son âme se sent loin des murs d'une prison :
Le soleil est plus beau, la nature est plus douce ;
Son corps plus vigoureux, guéri de la secousse,
Sent revenir, joyeux, une autre floraison.

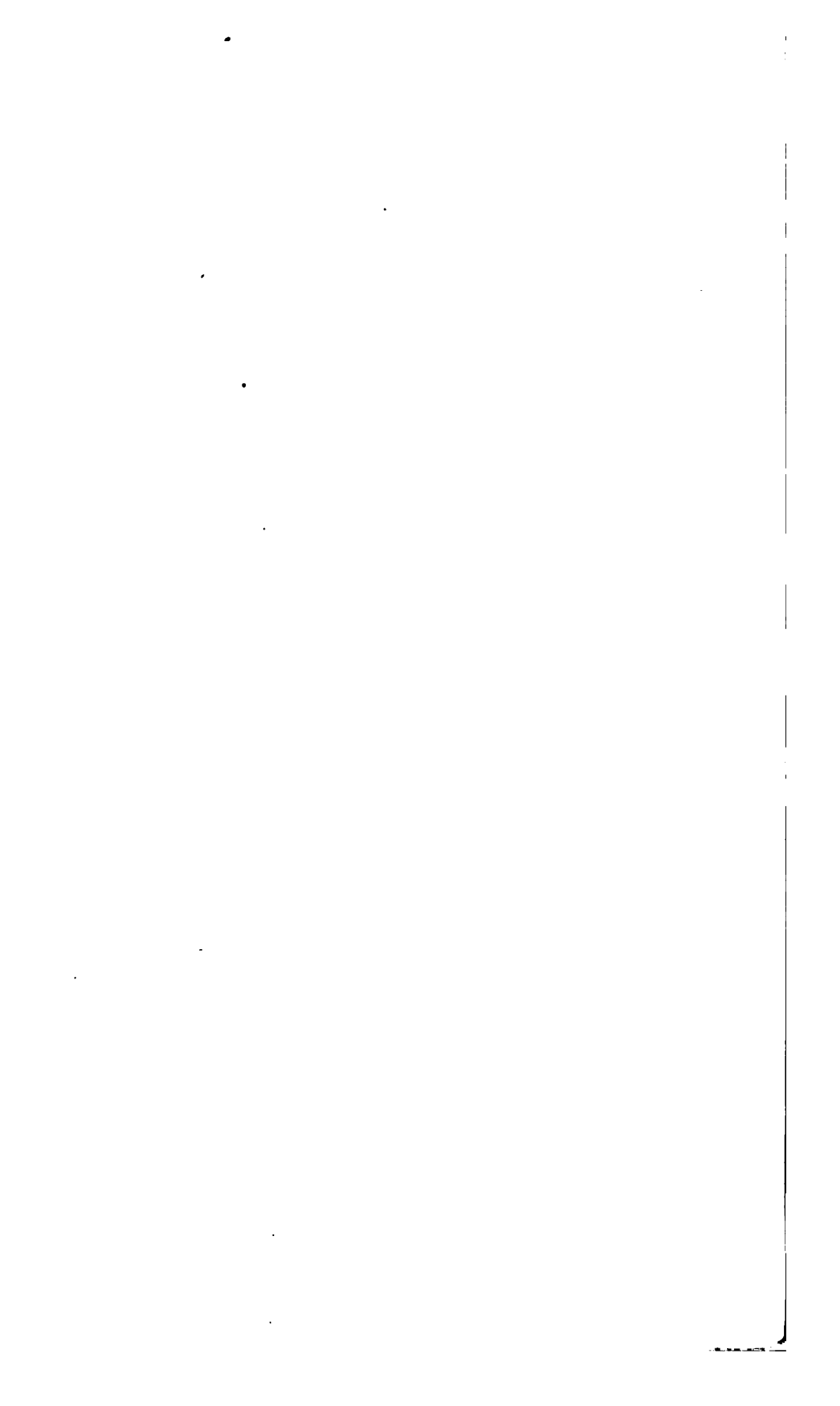


BESNARD



ESTROGAPHE PRODUCE IN
BY P. Besnard

CONVALESCENCE



GRIVOLAS



LES FLEURS D'OPHÉLIE

Ophélie a passé par là comme un fantôme ;
Ses rosiers sont jolis à voir auprès des eaux ;
Ils répandent dans l'air un délicat arôme.

Ils paraissent, aux yeux, gais et toujours nouveaux ;
Ophélie a cueilli ses fleurs par habitude ;
Roses vous ne pouviez pas alléger ses maux.

Le malheur est venu frapper d'un coup si rude
Son cœur, que son esprit s'égare et que ses yeux
Semblent ne plus avoir la moindre inquiétude.

Sur sa bouche voltige un souris gracieux,
Quand elle prend des fleurs pour se parer la tête.
Les eaux s'ouvrent pour elle en un linceul pieux.

Que les rosiers sont beaux sur la rive muette.



BEAUMETZ



LA GARNISON QUITTE BELFORT

L'ennemi n'a pas pu les battre ;
Ils élèvent haut leurs drapeaux ;
La lutte fut opiniâtre ;
Ils ont arrêté les corbeaux
Qui sur nous accouraient en foule,
Ainsi qu'un torrent qui s'écoule,
En emportant tout avec eux :
Les villes comme les armées,
Quand les trahisons innommées
Livraient le pays malheureux.

Cependant on s'arme, on résiste,
Et quelques glorieux succès
Viennent, dans le désastre triste,
Sauver l'honneur du nom Français.
Nul n'a mieux lutté que ces braves,
Au prix des périls les plus graves,
Sur la brèche toujours sans peur ;
Ils ont gardé pour la Patrie
Belfort, cette ville chérie,
Où se brisa l'envahisseur.

Ils passent fiers ; on les salue.
L'étranger admire, surpris,
La petite troupe invaincue ;
Tous ces visages aguerris.
Et c'est avec terreur qu'il pense
Qu'après les jours de défaillance,
La France de nouveau debout
Aura de fières relevailles,
Et, pour les prochaines batailles,
Un peuple en armes, prêt à tout !



TOULMOUCHE



TÊTE-A-TÊTE

TRIOLETS

L'amour est comme un chant divin
Qui trouble l'âme et vous caresse ;
Qu'on ne peut écouter en vain.
L'amour est comme un chant divin.
Devant eux est un souper fin :
Ils ont plutôt faim de tendresse.
L'amour est comme un chant divin
Qui trouble l'âme et vous caresse.

L'amour est plus doux que les fleurs ;
Son parfum vous monte à la tête,
Et glisse jusqu'au fond des cœurs.
L'amour est plus doux que les fleurs.
Ils en ressentent les ardeurs ;
Jeunes tous deux ils lui font fête ;
L'amour est plus doux que les fleurs ;
Son parfum vous monte à la tête.

TOULMOUCHE



ALPHONSE BLANCHARD
17, Rue Oberkampf

TÊTE A TÊTE



Ils s'embrassent ; l'amour est bon ;
C'est le meilleur des plats du monde ;
Leurs cœurs battent à l'unisson.
Ils s'embrassent ; l'amour est bon.
Seuls, en un cabinet-salon,
Remplis d'une ivresse profonde,
Ils s'embrassent ; l'amour est bon ;
C'est le meilleur des plats du monde.



RAPIN



NOVEMBRE

C'est novembre et les premiers froids
 Dans les bois;
Les eaux des sources sont glacées;
Adieu les arbres verdoyants
 Et brillants;
Toutes les feuilles sont tombées.

Le matin un vent frais d'hiver
 Est dans l'air,
Le sol se durcit; la campagne
N'a presque plus de visiteurs,
 Plus de fleurs:
Voici le sommeil qui la gagne.



PAUL VAYSON



LE PRINTEMPS

ODELETTE

C'est le printemps, le renouveau !
Tout est beau,
Tout est joli dans les campagnes ;
Les oiseaux retrouvent leur voix ;
J'aperçois
La bergère au pied des montagnes.

Le troupeau trop longtemps captif,
Et plaintif,
Sort, enfin, de la bergerie ;
Et s'abreuve dans les ruisseaux
Dont les eaux
Sont plus pures en la prairie.

Arbres dénudés trop longtemps,
Le printemps
Recouvre vos branches naissantes ;
On revoit, joyeux, les premiers
Amandiers
Vêtus de fleurs étincelantes.



Il fait oublier les frimas ;
Sous les pas
Il jette un tapis de verdure.

Il fait résonner mille voix
A la fois ;
Tout à nos yeux se renouvelle :
La femme, les fleurs et les prés
Diaprés,
Lorsque son souris étincelle !



FRAPPA



LE SOMMELIER DU COUVENT

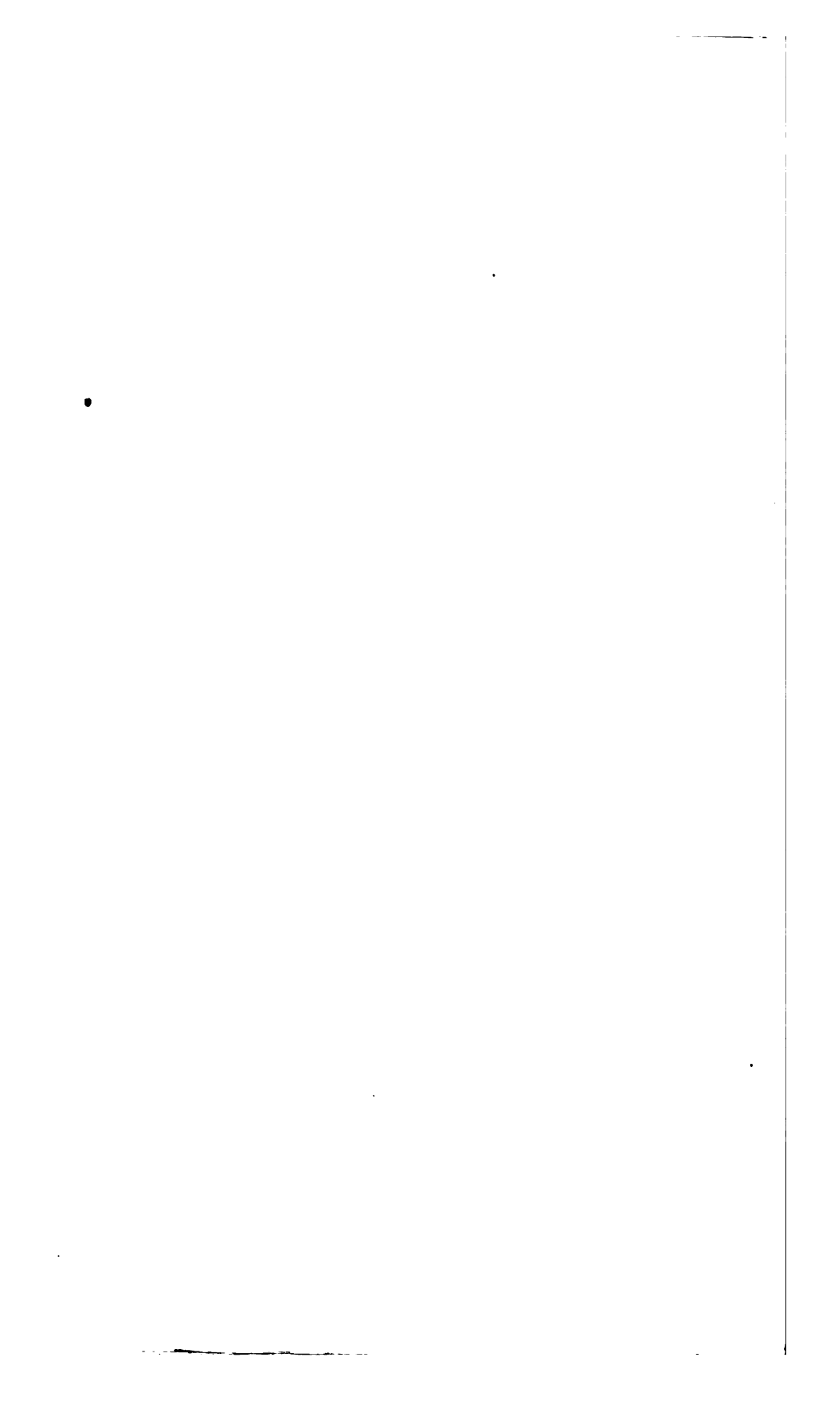
Près des futailles, dans la cave,
Le bon sommelier du couvent,
La jambe en l'air, semble peu grave,
Près des futailles dans la cave.
A l'heure même de l'octave,
On le voit roder bien souvent,
Près des futailles, dans la cave,
Le bon sommelier du couvent.

Il vient dire des patenôtres
Avec un zèle singulier,
Et digne en tous points des apôtres;
Il vient dire des patenôtres.
Il fait, les uns après les autres,
De fréquents arrêts..... pour prier;
Il vient dire des patenôtres
Avec un zèle singulier.

Boire un bon coup est chose sainte,
Quand on est un dégustateur;
On peut bien l'avouer sans crainte :
Boire un bon coup est chose sainte.



PIRAPPA



La cruche eut une chaude étreinte.
Il boit plein de sage lenteur.
Boire un bon coup est chose sainte,
Quand on est un dégustateur.

Il choisit le vin et le goûte,
Pour l'offrir au supérieur,
Qui sûr de son bon goût l'écoute ;
Il choisit le vin et le goûte ;
Il est rouge, aujourd'hui ; sans doute
Il a dû le trouver meilleur.
Il choisit le vin et le goûte,
Pour l'offrir au supérieur.

Il se lève, son pied chancelle ;
Il roule au bas de l'escalier,
Portant la cruche verte et belle.
Il se lève ; son pied chancelle.
Le vin à flots sur lui ruisselle.
On croit voir par terre un guerrier.
Il se lève ; son pied chancelle.
Il roule au bas de l'escalier.

En fier vaincu tombé par terre,
Son arme est encor dans sa main ;
Il ne redoute pas la guerre,
En fier vaincu tombé par terre.
Il regarde d'une âme fière
La cave et les tonneaux de vin.
En fier vaincu tombé par terre,
Son arme est encor dans sa main.



JAMES BERTRAND



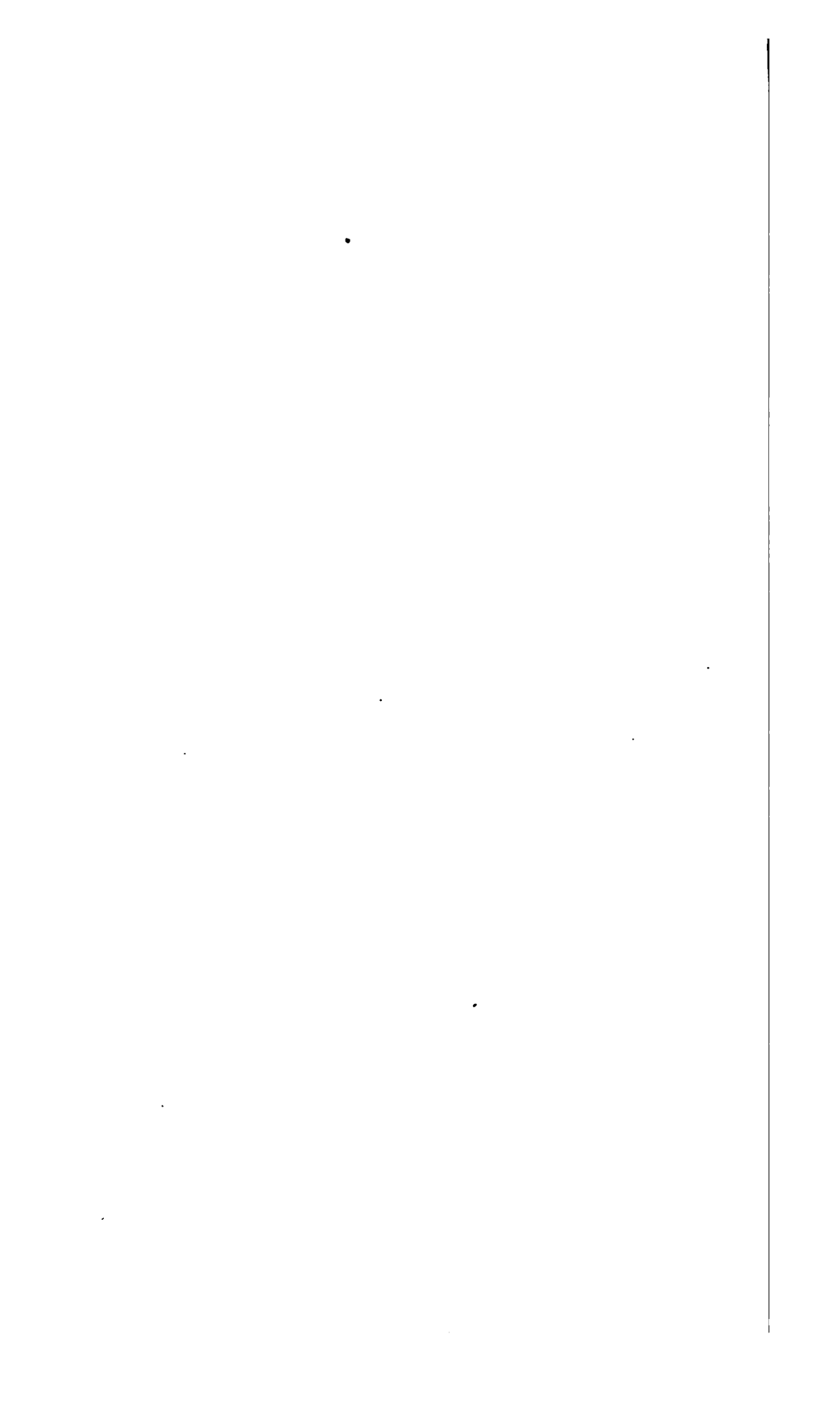
OPHÉLIE

Ils retirent de l'eau, doucement, cette épave,
Ce corps blanc qui flottait enguirlandé de fleurs ;
Ils éprouvent, grossiers, un recueillement grave ;
Le visage est resté, malgré la mort, suave ;
Sans voix, il semble dire aux vivants ses malheurs.
A quoi bon pour mourir ainsi s'être parée,
Lorsqu'on a dans la vie une place à tenir ;
Lorsqu'on n'a qu'à paraître afin d'être adorée ;
Quoi donc peut obscurcir, à jamais, l'avenir ?
Un drame épouvantable aussitôt se présente
Et vient sinistrement effrayer les esprits ;
A quoi bon se noyer lorsque la lèvres chante
Et que la bouche encor conserve un doux souris !

Hélas, on sent ici la raison envolée.
Quelle terrible histoire ! Écoutez, matelots,
Et vous saurez pourquoi la pauvre âme troublée
S'est couverte de blanc et puis s'en est allée
Comme un rameau de fleurs se perdre dans les flots.

JAMIES BERTRAND





Elle était gracieuse, aimable et si jolie
Que nulle ne pouvait, au milieu de la cour,
Être mise à côté de la belle Ophélie.
Conduite vers Hamlet par un secret amour,
Ce jeune homme longtemps fut amoureux et brave,
Jusqu'au jour où parut, sur le haut des remparts,
Le spectre apparaissant si hautain et si grave,
Qu'Hamlet, depuis ce jour, resta les yeux hagards.

L'amour est oublié. La pauvre âme se brise
Lorsque son père meurt tué par son amant ;
Hamlet paraît un fou que la colère grise :
On l'exile. On le craint ; elle, toute surprise,
Aux coups du sort sourit et chante doucement.
Elle choisit des fleurs pour se parer la tête :
La rose se mélange aux ronces sur son front ;
Elle passe, elle rend la cour soudain muette ;
Tous ceux qui l'ont connue autrefois la plaindront.
Elle aperçoit un saule et tout son corps se penche
Afin de couronner l'arbre qu'on voit pleurer ;
Elle se tient sans crainte un instant sur la branche
Qui se baigne dans l'onde et ne peut la porter.

La branche faiblit : le corps tombe.
Elle se noie en un ruisseau,
Sans se douter qu'elle succombe
Et qu'elle court au fil de l'eau.

Elle chante ; son chant emmêle
Son père avec son fiancé :
N'est-ce pas un bonheur pour elle
Que de voir le riant passé ?

C'est en chantonnant qu'elle expire ;
Son âme s'enfuit sans effort ;
Et sa bouche garde un sourire,
Au delà même de la mort.

Matelots, retirez doucement la noyée ;
Qu'elle repose en paix, enfin, la belle enfant
Qui semblait être au monde afin d'être adorée ;
Dont l'histoire d'amour, d'abord ensoleillée,
Vient de se terminer si douloureusement.
Hamlet la suivra vite ; il vengera son père
Et, tout prêt de reprendre à nouveau la raison,
Ne pouvant sans amour vivre encor sur la terre,
Il prendra tout joyeux la coupe du poison,
Et ce nom reviendra sur sa lèvre : Ophélie !
Et peut-être qu'en haut, bien haut, les deux amants,
Auxquels l'esprit des morts a soufflé la folie,
Se trouveront heureux dans les cieus rayonnants.



DUBUFFE FILS



UN NID

RONDEAU

Un nid comme l'on en voit guère;
Un nid charmeur bien sûr de plaire,
D'où sortent des voix, non des chants;
Des minois frais et ravissants
Qu'un sourire divin éclaire.

Sans être caché par du lierre,
A l'abri des êtres méchants,
Un nid bien loin de la bruyère
Un nid.

Et comme branche hospitalière,
Un fauteuil, où la tendre mère,
Prenant ses trois petits enfants,
Les a placés tout triomphants,
Un instant, afin de leur faire
Un nid.



LÉON COMERRE



PIERROT

TRIOLETS

Pierrot blanc, dans un boudoir blanc,
Nous fait rêver d'une marquise.
Il n'est pas pour rien élégant
Pierrot blanc, dans un boudoir blanc.
Front découvert, en vrai galant,
Il nous chante sa grâce exquise.
Pierrot blanc, dans un boudoir blanc,
Nous fait rêver d'une marquise.

Où donc sont les gentils boudoirs
Peints par Watteau? Les grandes dames
Qui s'admirent dans les miroirs?
Où donc sont les gentils boudoirs?
Les amours, les secrets couloirs;
Les spadassins vendant leurs lames?
Où donc sont les gentils boudoirs
Peints par Watteau? Les grandes dames?

Pierrot vêtu de satin blanc
Toujours chante; il faut qu'on l'écoute.

COMERRE



OLYMPIENNE BUREAU
97 P. Oberkampf

PIERROT



N'est-ce pas qu'il est ravissant
Pierrot vêtu de satin blanc ?
Pourquoi l'interrompre chantant,
Et le laisser là sur la route ?
Pierrot vêtu de satin blanc
Toujours chante ; il faut qu'on l'écoute.

CHANSON DE PIERROT

« J'aime les jours de carnaval
« Où je quitte l'habit noir, triste,
« Pour un vêtement moins banal ;
« J'aime les jours de carnaval !
« J'aime le vin, j'aime le bal ;
« J'aime errer ainsi qu'un artiste ;
« J'aime les jours de carnaval
« Où je quitte l'habit noir, triste.

« J'aime surtout un souvenir
« D'une bien étrange aventure
« Qui n'aurait dû jamais finir.
« J'aime surtout un souvenir ;
« En vain, je voudrais le bannir,
« J'y pense tant que le jour dure.
« J'aime surtout un souvenir
« D'une bien étrange aventure.

« Étant en Pierrot, l'an dernier,
« J'aperçus une Colombine
« Qui me fixait d'un air altier,
« Étant en Pierrot, l'an dernier,

« Elle passait sans cavalier.
« Attiré par sa taille fine,
« Étant en Pierrot, l'an dernier,
« J'aperçus une Colombine. »

Je m'approche et lui dis riant :
« Je vous reconnais sous le masque
« Rien qu'à votre coup d'œil brillant. »
Je m'approche et lui dis riant :
« Vous avez le port élégant,
« Et le caractère fantasque. »
Je m'approche et lui dis riant :
« Je vous reconnais sous le masque.

« Vous êtes belle! » — « Je le sais.
« N'avez-vous rien autre à me dire? »
Je répète, mais sans succès :
« Vous êtes belle. » — « Je le sais. »
« — Vous avez le teint rose et frais;
« Vous avez un charmant sourire.
« Vous êtes belle. » — « Je le sais,
« N'avez-vous rien autre à me dire? »

« Je vous quitte, Pierrot, bonsoir ;
« Rien ne m'a séduit sur ma route,
« Ni paru remarquable à voir.
« Je vous quitte, Pierrot, bonsoir. »
« — Pas avant, dis-je, plein d'espoir,
« De souper avec moi sans doute? »
« — Je vous quitte, Pierrot, bonsoir ;
« Rien ne m'a séduit sur ma route.



« J'ai trouvé plus d'un soupirant
« Charmé par ma coiffure blonde. »
Me lance-t-elle en ricanant.
« J'ai trouvé plus d'un soupirant.
« Votre empressement paraît grand ;
« C'est sur ma beauté qu'il se fonde ;
« J'ai trouvé plus d'un soupirant
« Charmé par ma coiffure blonde.

« Elle vient droit du perruquier ;
« Elle me donne de l'allure,
« Un air attrayant et guerrier ;
« Elle vient droit du perruquier.
« Vraiment, à qui donc se fier ?
« Vous admirez ma chevelure ;
« Elle vient droit du perruquier ;
« Elle me donne de l'allure. »

« — Parbleu, je n'en démordrai pas,
« Je vous suivrai, fussiez-vous laide.
« Voulez-vous accepter mon bras ?
« Parbleu, je n'en démordrai pas !
« Je crois deviner mille appas !
« Que Cupidon me vienne en aide ;
« D'ailleurs je n'en démordrai pas,
« Je vous suivrai, fussiez-vous laide.

« — Je vais très loin. — Je vous suivrai.
« — Et jusqu'où ? — Jusqu'au bout du monde,
« Oui je vous accompagnerai.
« — Je vais très loin. — Je vous suivrai.

« Je sens que je vous aimerai ;
« Ma tendresse sera profonde,
« — Je vais très loin. — Je vous suivrai.
« — Et jusqu'ou ? — Jusqu'au bout du monde. »

.

Vers les deux heures du matin,
J'arrive en une chambre blanche,
Où j'entre, l'esprit incertain,
Vers les deux heures du matin.
Accompagnais-je un doux lutin ?
J'avais peur d'une laideur franche.
Vers les deux heures du matin,
J'arrive en une chambre blanche.

J'étais dans un exquis boudoir,
Auprès d'une femme divine ;
Quand elle ôte enfin son loup noir,
J'étais dans un exquis boudoir.
Elle était si jolie à voir
Que tout le reste se devine.....
J'étais dans un exquis boudoir,
Auprès d'une femme divine.

Le lendemain, je la vis fuir.
Où s'en va l'oiseau qui s'envole
Et que l'on ne peut retenir ?
Le lendemain, je la vis fuir.
Elle promet de revenir
Dans un an ; chère tête folle !
Le lendemain, je la vis fuir.
Où s'en va l'oiseau qui s'envole ?

Un an est long à s'écouler ?
Cette nuit passa comme un songe
Que rien ne saurait rappeler.
Un an est long à s'écouler.
Il est passé. Je sens trembler
Mon cœur ! si ce temps se prolonge !
Un an est long à s'écouler !
Cette nuit passa comme un songe.

Il se rouvre ton boudoir blanc ;
Oh ! je t'adore, Colombine.
Tout plein d'amour, venu tremblant,
Il se rouvre ton boudoir blanc.
Je crois être au ciel rayonnant,
Là, près de moi, je te devine.
Il se rouvre ton boudoir blanc.
Oh ! je t'adore, Colombine.



ÉMILE ADAN



L'ABANDONNÉE

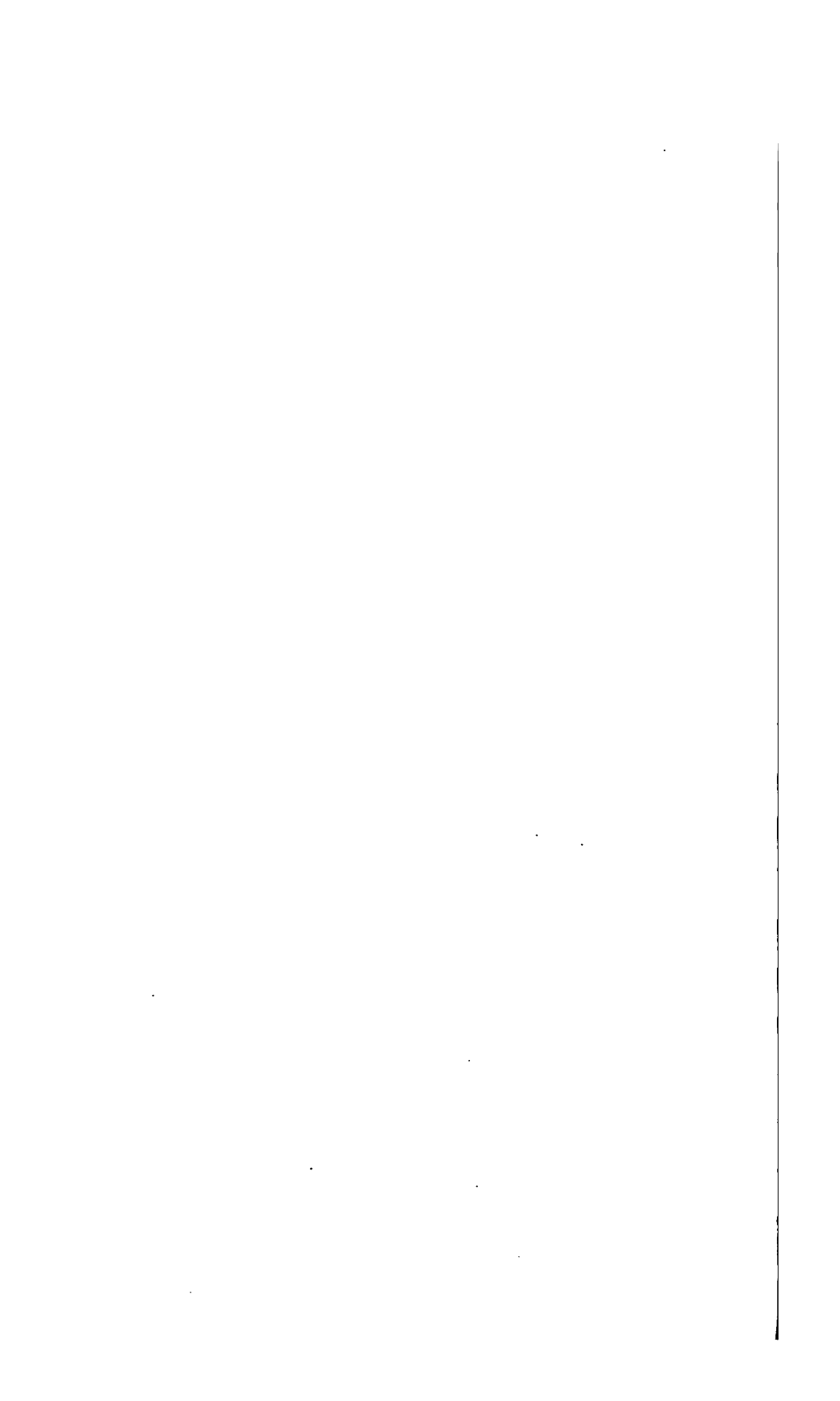
BALLADE

Elle n'a pas vingt ans ; quelle douleur profonde,
On devine, en voyant cet être infortuné,
Lasse sur le chemin, sans appui dans ce monde.
Elle a péché : son cœur aimant fut entraîné ;
Elle tient dans ses bras un enfant nouveau-né :
Est-ce pour éviter la honte à sa famille,
Qu'elle fuit, qu'elle prend le sentier détourné ?
On frémit en songeant où va la pauvre fille !

Sans doute un joli gars, épris de l'enfant blonde,
Dans les près tout en fleurs, près d'elle aura tourné
Dans les jours de printemps quand le soleil seconde
Les amoureux ; son corps doucement amené
Se sera, frissonnant, enfin, abandonné ;
Il disait : « Rien ne vaut ton regard qui pétille ! »
Elle est mère ; il est loin, l'amant par trop aimé.
On frémit en songeant où va la pauvre fille !

ÉMILIE ADAN.





Que faire? que faut-il partout qu'elle réponde?
Le monde, elle le sait, a toujours condamné
Sa faute; le mépris est partout à la ronde.
Le séducteur, heureux, sourit environné
De tous, son parler est toujours passionné.
Le péché n'est pour lui qu'aimable peccadille!
Et le malheur est là, peut-être irraisonné.
On frémit en songeant où va la pauvre fille!

ENVOI

Peintre, dans ce beau ciel quel esprit consterné!
Dans la nuit de son âme aucun rayon ne brille!
L'heure du désespoir a peut-être sonné.
On frémit en songeant où va la pauvre fille!



JULES LEFEBRE



L'AURORE

L'Étoile du matin s'élançait dans l'espace ;
Elle sort du milieu des eaux, près des iris ;
Elle jette dans l'air un si joli souris
Que l'on dit dans le ciel : « C'est l'Aurore qui passe. »

Le nuage rougit en la voyant venir.
Quand son écharpe bleue, ainsi qu'un léger voile,
Vole tout autour d'elle et caresse l'étoile :
Ce serait un péché, vraiment, que de dormir.

Phébus ouvre les yeux et le ciel se colore.
« Le jour est revenu, je vous quitte ; à demain, »
Dit-elle en s'enfuyant, comme un songe divin ;
Et l'esprit, tout charmé, voudrait la voir encore.



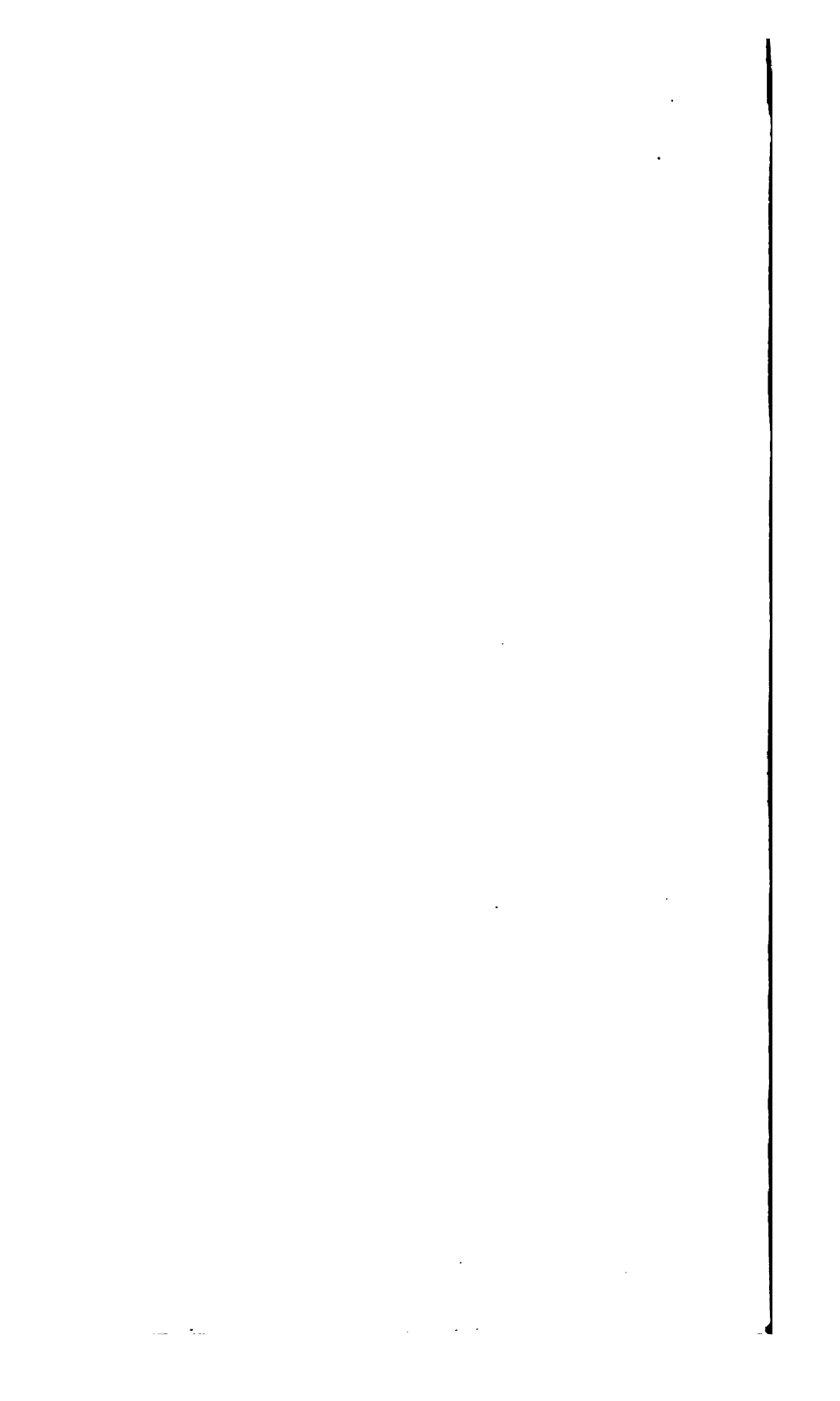
J. LEFEBVRE

JL 1894



GLYTOGRAPHIE SILVÉSTRACQ
87, Rue Oberkampf

L'AURORE



M^{LES} MARIE MAIGNIEN



PORTRAIT DE M^{ME} M.

RONDEL

Je me dis : « Qui dois-je chanter ;
Est-ce la mère ou bien la fille ? »
Il est bien permis d'hésiter
Quand c'est une œuvre de famille.

La fille vient nous présenter
Sa mère, son œuvre est gentille ;
Je me dis : « Qui dois-je chanter ;
Est-ce la mère ou bien la fille ? »

Mais avant que je puisse opter,
Hélas, mon rondel se gaspille ;
Ici, l'amabilité brille ;
Là, le talent est à fêter ;
Je me dis : « Qui dois-je chanter ;
Est-ce la mère ou bien la fille ? »



BOISSEAU



LA DÉFENSE DU FOYER

Le guerrier est debout, le front haut et terrible ;
Devant sa femme et son enfant
Il présente son corps aux coups comme une cible ;
Le glaive à la main, il attend.

Malheur à qui voudrait exciter son courage ;
Il paraît si fier et si fort,
Qu'on s'attend à le voir bondir, tout plein de rage,
Le bras prêt à donner la mort.

Le fauve également, cerné dans son repaire,
Se retourne sur les chasseurs ;
Ils triomphaient. Soudain, leur sang rougit la terre ;
Des griffes déchirent leurs cœurs.

Le foyer qu'on défend excite le plus lâche ;
Et les braves, plus valeureux,
Se montrent si vaillants dans cette noble tâche,
Que le vainqueur compte avec eux

Et souvent, en voyant leurs ardentes prunelles,
Il doute à nouveau du succès ;
Il ne recherche plus de nouvelles querelles,
Et part heureux de ses hauts faits.



BOIRON



L'ENFANT PRODIGE

Lui dont l'or autrefois éblouissait le monde,
Dont les femmes venaient mendier le baiser,
N'est plus qu'un mendiant que l'on voit mépriser ;
Il doit gagner son pain dans un travail immonde.

Tous les jours dans les champs il garde les pourceaux.
Où donc sont les concerts et les longues nuits folles ?
Sirènes, vous aviez de bien douces paroles,
Lorsque le vin coulait à flot sur ses vaisseaux.

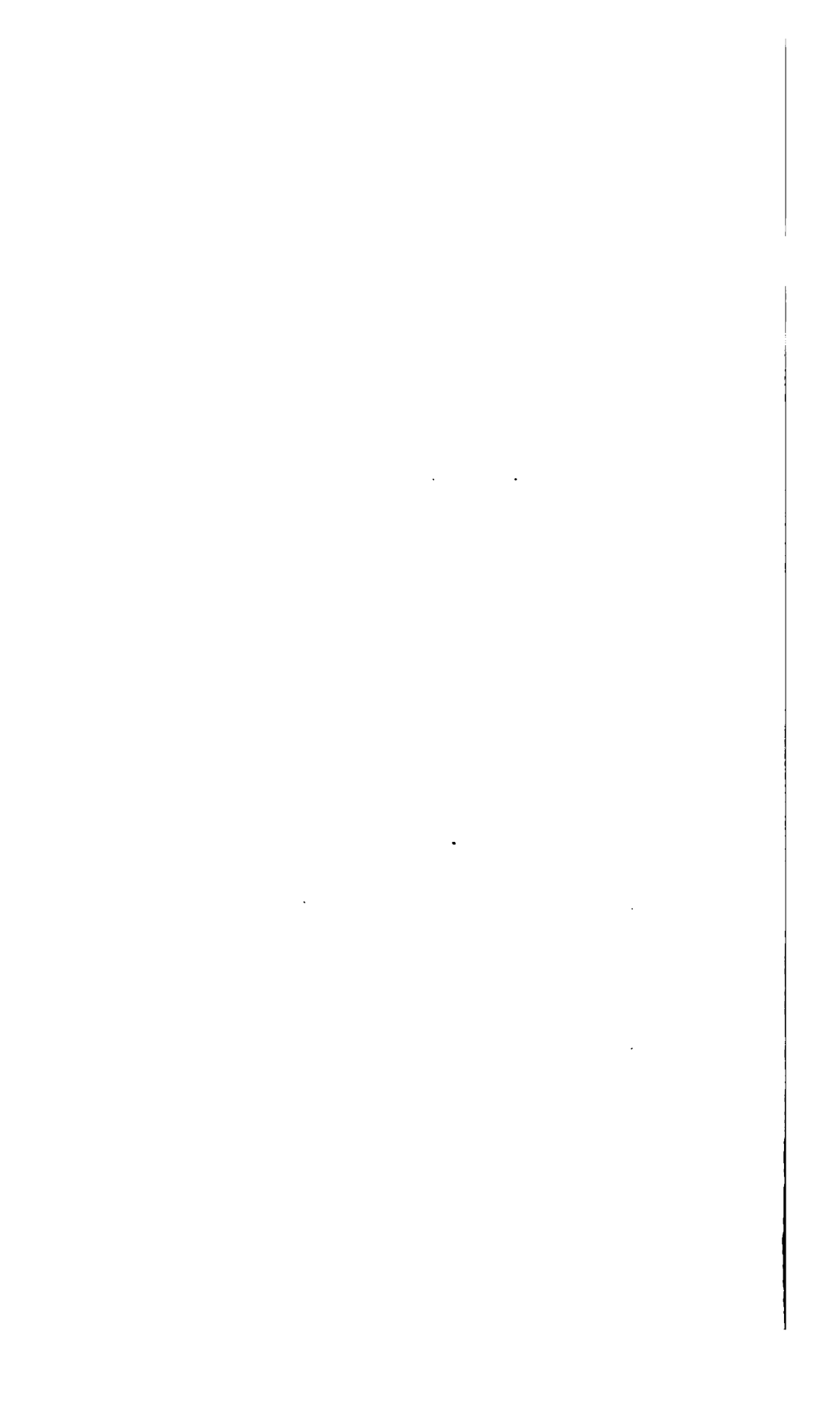
Il voudrait revenir, triste et plein de fatigue,
Vers le nid paternel, comme un oiseau blessé,
Et près de son vieux père, oublier le passé ;
Mais quel accueil peut-on faire à l'enfant prodigue ?



BOIRON



L'ENFANT PRODIGE



PAUL LIOT



TRIEL

Un gai soleil de juin s'étend sur les coteaux
Et sur les prés couverts partout de pâquerettes :
C'est Triel dont on voit les claires maisonnettes,
Et la Seine qui fait ici couler ses eaux.

Il séduit, ce joli village qu'on ignore,
Triel, si bien caché tout auprès de Paris,
Et que les amoureux, ces oiselets épris
De coins inconnus, n'ont pas su trouver encore.

Quand un couple parfois vient y percher son nid,
Il admire ces fleurs, ces bois, cette campagne :
Captivé par ces bords où l'ivresse vous gagne,
Il y retourne avec un plaisir infini.



DESCHAMPS



VU UN JOUR DE PRINTEMPS

Les trois petits enfants ont vu fermer la porte
D'où leur mère est partie avec tant de pàleur,
Qu'une image sinistre est restée en leur cœur.
O faibles orphelins, cette épreuve est trop forte.

La chambre est pauvre; à terre, un grabat où la morte
Apercevant les siens laissés dans le malheur,
Exhala son dernier soupir avec douleur,
Triste de ce que Dieu put agir de la sorte.

Une chaise, où l'on voit encor le bénitier
Et la veilleuse, fait un effet singulier;
Mais un malheur sans nom se fait surtout comprendre

Par la prostration des enfants, quand leurs yeux
Semblent, rouges de pleurs, demander grâce aux cieux,
Pourquoi, soleil joyeux, ris-tu par la fenêtre?



LOUIS DESCHAMPS





GUSTAVE GARAUD



DANS LES BOIS

Nous voici dans les bois où le chêne superbe
Domine, en vrai géant, les arbres d'alentour,
Et semble être un monarque au milieu de sa cour ;
On aime à l'admirer en s'asseyant dans l'herbe.

Tranquille, tout auprès des bruyères en fleurs,
Le regard plonge au fond du ravin qui serpente,
Et dont l'aspect, toujours harmonieux, nous tente,
Avec ses arbrisseaux aux brillantes couleurs.



IWILL



DORDRECHT

Ici, la Meuse est large et grande :
Le site plaît au voyageur.
Il mérite que l'on prétende
Qu'aucun coin n'est aussi charmeur,
Dans tout le pays de Hollande.



AIMÉ MOROT



COURSE DE TAUREAUX (ESPAGNE)

Il s'est élancé dans l'arène,
Le fort taureau, mi-blanc, mi-roux,
Les yeux tout remplis de courroux ;
Il court où sa rage l'entraîne.

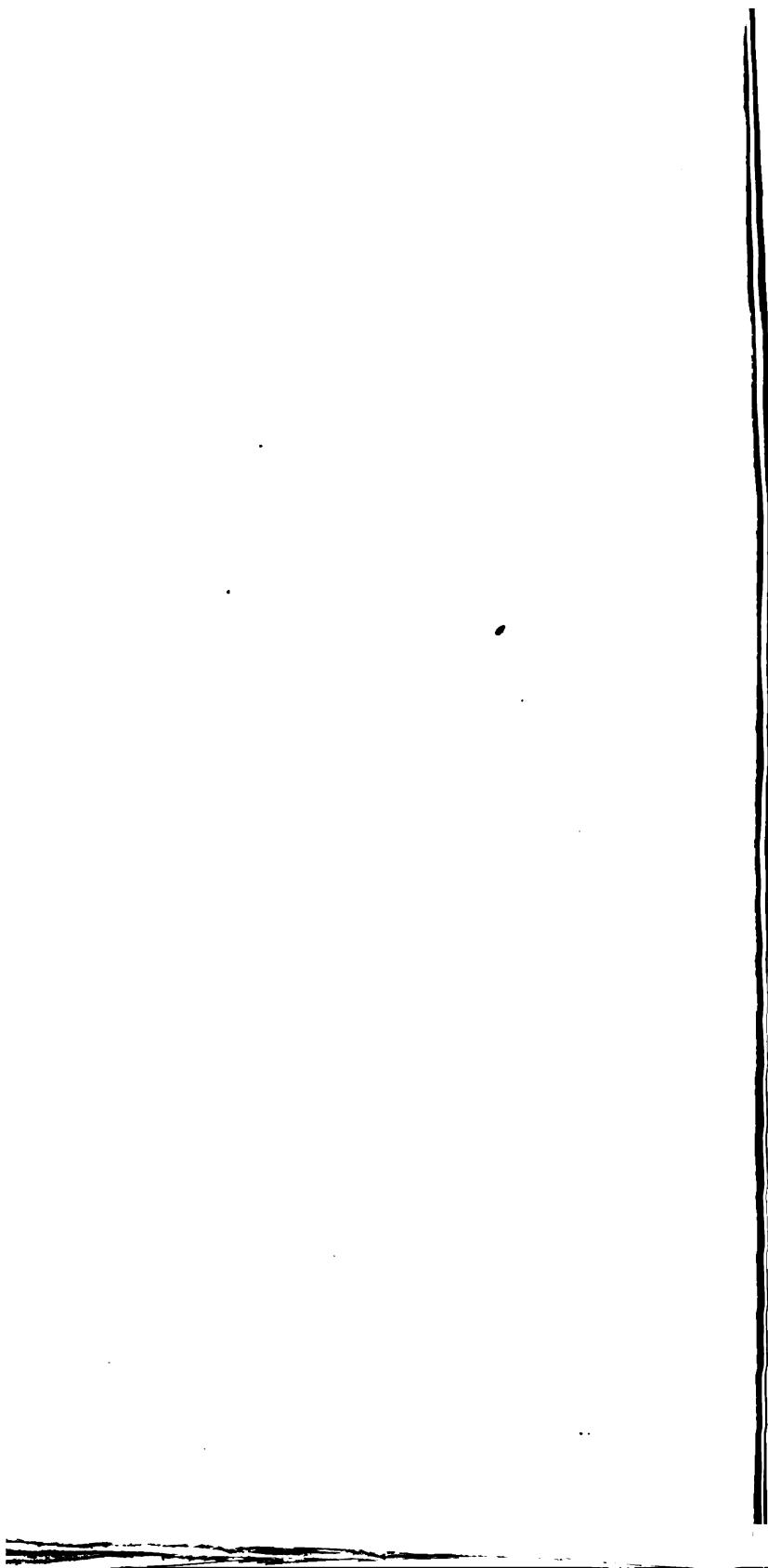
En vain, l'alerte picador,
Dont on vante partout l'adresse,
D'abord tout coquet se redresse
Dans son costume frangé d'or ;

Il faut s'enfuir ; la bête arrive
Avec les cornes en avant,
Et son galop est effrayant
Car la colère encor l'avive.

Les lances, les banderillos
Ne peuvent l'arrêter en route ;
Il s'élance, le sang dégoutte
Au milieu d'immenses bravos.

AIMÉ MOROT





On voit par terre ses victimes.
De pauvres malheureux chevaux
Dont il éventra les boyaux
Lui font des dépouilles opimes.

Le picador sur son coursier,
Un instant, en vain, l'inquiète ;
D'un coup de sa puissante tête
Il jette à bas le cavalier.

Le cheval soudain se redresse,
Frappé par les cornes au cœur ;
On l'entend hennir de douleur.
Le chulo rempli de souplesse,

Attentif au combat toujours,
Alors que son cheval l'entraîne,
Va, d'un bond, sauter dans l'arène ;
Au picador porter secours.

Bravo, bravo ! la fête est belle.
On aime, taureau, ton travail ;
On t'admire sous l'éventail ;
On est heureux ; le sang ruisselle !



ROSSET GRANGET



ORPHÉE

Il s'en va, le jeune homme, à l'aube matinale,
Beau comme un Dieu ; son cœur attend la floraison :
Eurydice n'a pas encore à l'horizon
Montré, pour le charmer, sa grâce virginale.

La lyre dans les mains, les yeux levés au ciel,
Il chante ; les rochers semblent avoir une âme ;
Il chante ; l'univers qui l'écoute l'acclame :
C'est Orphée, et son chant est doux comme le miel.

Il chante ; il voit venir à lui les tourterelles ;
Il chante ; les amants accourent à sa voix ;
Il chante ; le lion ému sort des grands bois ;
Il chante, et sur la terre il n'est plus de querelles.

Il chante ; les oiseaux s'embrassent dans les nids ;
Il chante, et l'on peut voir s'accoupler les vipères.
O Rhapsode charmeur qu'ont célébré nos pères,
Quels accords trouvais-tu pour tes rythmes bénis ?

N'es-tu pas un écho vibrant de la nature ?
L'objet même insensible, ému, pour t'écouter,
Semble se redresser afin de te fêter,
Lorsque tu vas, rêveur, errant à l'aventure.

Tu vois sur ton chemin les êtres égayés.
Comme tu sais parler le langage des choses !
Ton chant divin s'étend comme un parfum de roses :
C'est pourquoi les lions se couchent à tes pieds.



CHARLES DAUX



LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

TRIOLETS

Antoine vivait sans orgueil,
Sans tristesse, sans jalousie ;
Sa vertu n'avait pas d'écueil ;
Antoine vivait sans orgueil.
L'esprit du diable était en deuil
Toujours, malgré sa fourberie ;
Antoine vivait sans orgueil,
Sans tristesse, sans jalousie.

Les femmes au maintien royal
Lui disaient en vain : « Viens, je t'aime. »
Le digne homme recevait mal
Les femmes au maintien royal.
Les sirènes donnaient un bal
Enchanteur, sans l'émouvoir même ;
Les femmes au maintien royal
Lui disaient en vain : « Viens, je t'aime. »

CH. DATIX





Par un beau matin de printemps
Qui donc envahit sa retraite ?
Pour charmer, soudain, tous ses sens
Par un beau matin de printemps ?
Quels sont ces parfums excitants
Doux à troubler l'anachorète ?
Par un beau matin de printemps
Qui donc envahit sa retraite ?

C'est la jeunesse et la beauté,
La caresse tendre et naïve,
Charmante dans sa nudité ;
C'est la jeunesse et la beauté.
L'insensible même est tenté ;
Il est ému, sa crainte est vive ;
C'est la jeunesse et la beauté,
La caresse tendre et naïve.

C'est la vierge au mol abandon,
L'amante qui veut être aimée,
Qui de tout son corps vous fait don ;
C'est la vierge au mol abandon ;
Qui vous communique un frisson
Dont elle-même est animée ;
C'est la vierge au mol abandon,
L'amante qui veut être aimée.

Pour mieux lui plaire, elles sont deux.
Une lui tend ses lèvres roses
Et ses seins en baissant les yeux.
Pour mieux lui plaire Iles sont deux.

L'autre lui promet d'être heureux
Dans la plus lascive des poses;
Pour mieux lui plaire, elles sont deux;
L'une lui tend ses lèvres roses.

C'est l'amour et c'est le bonheur;
C'est la joie et c'est le délire;
Antoine est tout tremblant de peur,
C'est l'amour et c'est le bonheur.
Il soupire : « Aidez-moi, Seigneur,
Car dans leur cœur si je sais lire.
C'est l'amour et c'est le bonheur;
C'est la joie et c'est le délire. »



PAUL SAIN



NOVEMBRE

La Provence est charmante aux beaux jours de l'automne ;
Le ciel limpide et pur vous charme et vous étonne ;
Les arbres sont à voir avec leurs tons jaunis,
Dans les bois où se fait un attrayant silence ;
A l'heure où le soleil recule, où l'ombre avance ;
A l'heure où tous les bruits terrestres sont bannis.

Les troupeaux sont rentrés ; l'homme a gagné son gîte.
Voilà que lentement le feuillage s'agite,
Avant la fin du jour ; les chênes grands et beaux
Que l'on voit, élégants, au ciel dresser la tête
Semblent suivre, ravis, leur corps qui se reflète,
Pour la dernière fois, dans le miroir des eaux.



PUVIS DE CHAVANNES



LE BOIS SACRÉ

TERZA RIMA

On devine, à le voir, que l'endroit est sacré.
O l'Éden ravissant où l'on chante, où l'on rêve,
Où l'esprit aimerait se trouver égaré!

Ici l'Âme toujours vers l'idéal s'élève ;
Le beau nous y séduit et, tranquille, on y fait
Un doux songe divin qui jamais ne s'achève.

Tout est surnaturel pour nous et tout nous plaît.
C'est en vain qu'on voudrait analyser le charme
Qui nous saisit devant ce chef-d'œuvre complet.

Au milieu de ces prés le cœur n'a pas d'alarmes,
Et le malheur jamais sur ces gazons si verts
N'a pu faire verser la plus légère larme.

Des parfums enivrants voltigent dans les airs ;
Le printemps éternel est dans le bois mystique
Où sans cesse on entend d'agréables concerts.

PUVIS DE CHAMANNES



LE BOIS SACRÉ



Voici la Poésie et voici la Musique,
Qui viennent dans les cieux apporter à leurs sœurs
Les Muses, le trésor de leur accent magique.

C'est le palais des arts tout rempli de douceurs,
Où tout est à sa place avec tant d'harmonie
Que le bonheur est là, dans ces bois, près des fleurs.

D'ici les Muses vont exciter le génie
Des hommes que l'on voit sur terre, triomphants ;
Dont on aime toujours la besogne bénie.

Pour montrer à nos yeux ces êtres élégants,
Les Muses au doux front, aux suaves visages,
Aux corps enveloppés dans des vêtements blancs ;

Pour rendre cet air pur, ce ciel bleu sans nuages,
Il faut en avoir eu la vive vision,
Et s'être promené longtemps dans ces parages.

Et toi seul en avais l'exacte notion ;
Faisant dans l'idéal de merveilleuses glanes,
Sans cesse tu retiens notre admiration :

O grand maître charmeur, ô Puviss de Chavannes.



GALLIAN



LA BOUÉE

Les fils hardis des matelots
 Dans tes flots,
O belle Méditerranée,
Se baignent avec grand amour,
 Pleins d'humour,
Par une très chaude journée.

Ils s'en vont au loin en riant,
 Et nageant ;
Le rendez-vous est la bouée
Dont le teint jette, rose et clair,
 Sur la mer,
Une belle note enjouée,

Et là les premiers arrivants,
 Des enfants,
Assis ou debout, l'âme fière,
Attendent leurs gais compagnons.
 Les rayons
Les inondent de leur lumière.

M^{ME} COMERRE PATON



LE PETIT CHAPERON ROUGE

N'entre pas, car le loup est là,
Pauvre petit chaperon rouge;
Il se dit déjà, la voilà,
N'entre pas, car le loup est là.
Tu serais un mets de gala.
Au lit, immobile, il ne bouge;
N'entre pas, car le loup est là,
Pauvre petit chaperon rouge.

Il a mangé ta Mère-Grand;
A sa place, sa voix t'appelle.
Écoute ce son effrayant,
Il a mangé ta Mère-Grand.
Ne pénètre pas, belle enfant;
Tu sentirais sa dent cruelle;
Il a mangé ta Mère-Grand;
A sa place, sa voix t'appelle.



EUGÈNE CHIGOT



LA MORT DE MATHO

On entend dans Carthage un aboiement de joie ;
Le peuple en fête tient l'amant de Salammbô,
Enchaîné, l'œil sanglant on lui livre Mathô,
Et chacun veut avoir un lambeau de la proie.
Les pierres et les coups pleuvent sur son parcours ;
L'encens qu'on voit fumer au coin des carrefours
Se change sous ses pas en des tisons de flammes ;
En vain, on chercherait la pitié dans les âmes.
Le nègre avec un fouet lui déchire la peau ;
L'enfant dans ce concert féroce fait merveille ;
La femme au doux regard, à la bouche vermeille,
Dont le cœur si souvent plus que le cœur est beau,
S'approche et grimaçant dans une ardeur cruelle
Enfonce dans sa chair la pointe d'un fuseau ;
Le sang coule et Mathô, tout ruisselant, chancelle.



EUGÈNE CHIGOT



LA MORT DE MATHO



EMMANUEL BENNER



INNOCENCE

Innocente, son corps lui plaît, elle s'admire.
Ayant eu le désir curieux de se voir,
Les eaux, après le bain, lui servent de miroir,
Et l'on voit sur sa bouche errer un doux sourire.

Elle pense qu'elle est belle sans nul atour ;
Elle croira celui qui, la voit tout émue,
Lui dira : Vous m'avez à la première vue
Fait naître dans le cœur un éternel amour.



EUGÈNE BAUDOIN



DANS MON JARDIN

Dans ce jardin frais et coquet
Dans une compagnie aimable,
On passe un temps fort agréable,
A jouer au jeu du croquet.



JULES LAURENS



LE MONT VENTOUX

SONNET

Le sommet du Ventoux comme la neige est blanc ;
Il surprend le touriste ; a le don de lui plaire,
Pétrarque a visité cet antique calcaire,
Qu'on a bien surnommé le refuge du vent.

Les nuages toujours s'y posent en passant ;
Les ouragans en ont fait leur plus sûr repaire :
On y sent le mistral rugir avec colère ;
On est sûr d'y trouver un orage grondant !

Au bas, tout est riant : la route ensoleillée,
Que les grands chênes verts ont à peine rayée
D'une ombre, montre en beau le pays contadin.

Pendant que des moutons recherchent leur pâture,
Un petit berger suit du regard la voiture
Qui déjà disparaît au tournant du chemin.



MONTENARD



SIXFOURS

C'est midi ; le soleil chauffe sur le coteau ;
Les arbustes brûlés souffrent du manque d'eau ;
L'olivier, toujours vert, est tout blanc de poussière ;
Près des rhododendrons, par la chaleur grillés,
Sous des cieux que l'on voit sans cesse ensoleillés,
En juillet, le soleil verse trop de lumière.

Sixfours est tout en haut avec ses toits rougis ;
Aucun des habitants ne quitte son logis.
Seul, un troupeau de porcs à cette heure, qui reste
Sur le coteau brûlant, broute quelques chardons.
Sans doute dans un coin, à l'abri des rayons,
Le pâtre, quelque part, doit faire la sieste.



HECTOR LEROUX



LE CORTÈGE DES VESTALES FUYANT ROME

Les barques lentement glissent le long du Tibre
Et les arbres croient voir passer des cygnes blancs ;
Quel nid peut abriter ces pauvres cœurs tremblants
Ces vestales cherchant un coin de terre libre ?

La ville incendiée et les palais fumants
Ont dans la nuit qui vient d'ardentes étincelles.
Elles partent avec tous leurs Dieux avec elles,
En crainte des Gaulois ces hardis conquérants.

Ainsi qu'on aperçoit dans le ciel le nuage
Aller sans savoir où, balloté par l'orage,
Les prêtresses s'en vont sur le fleuve au hasard ;

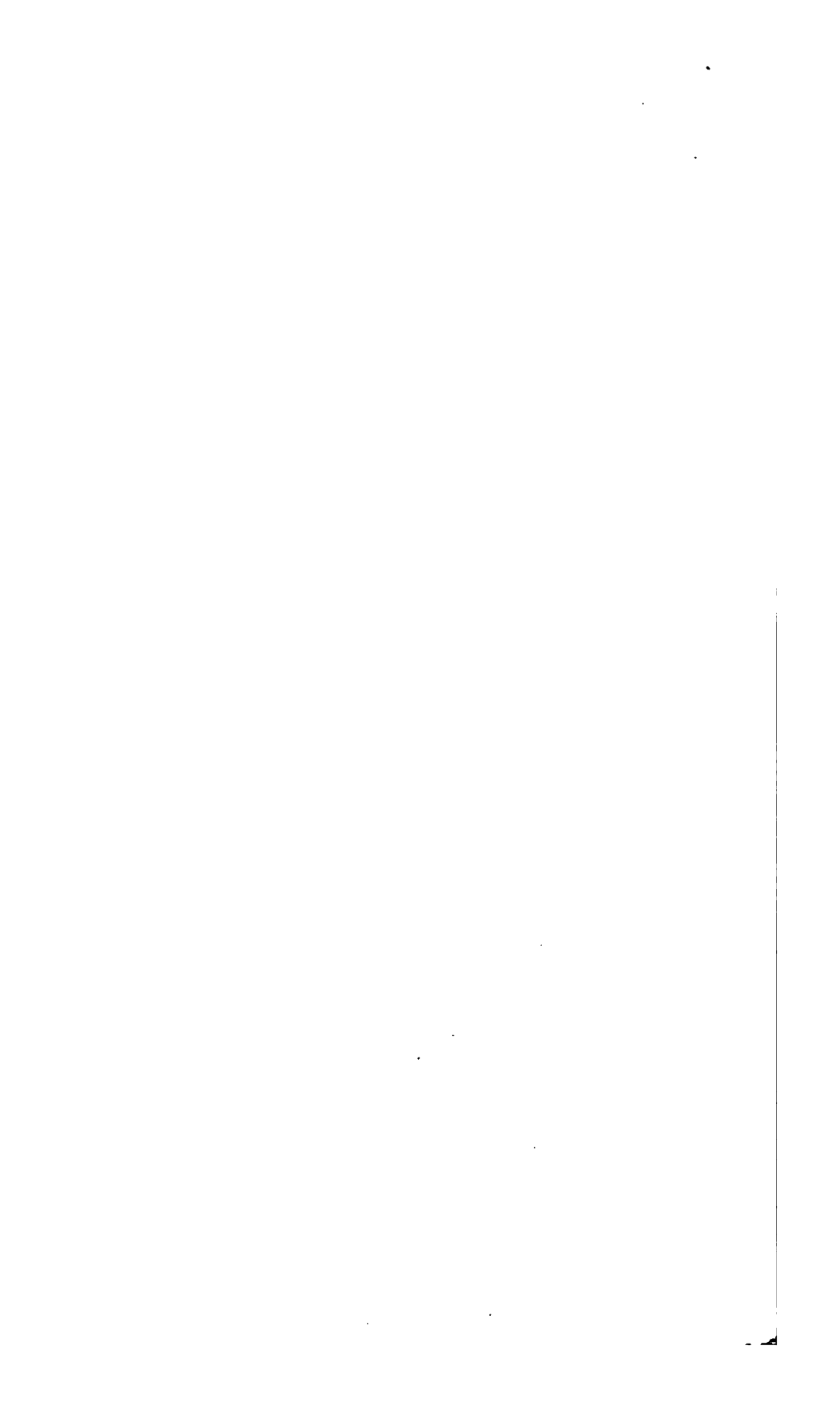
Sur les ondes leur nef doucement se balance,
Et poursuit son chemin au milieu du silence ;
Rome reverra-t-il le cortège qui part ?



HECTOR LEROUX



LE COLLÈGE DES VESTALES FUYANT ROME



LESREL



L'ATELIER DE REMBRANDT

L'atelier de Rembrandt est un recoin charmant;
Le visiteur heureux y passerait des heures
A contempler toujours, avec ravissement,
Une collection d'œuvres supérieures.
Les dessins, les cartons et la ronde de nuit
Passent de main en main ainsi que des merveilles;
Les plus doux compliments chatouillent les oreilles
Du peintre, qui regarde à son tour, fort séduit,
La belle visiteuse avec grand soin parée.
Comme elle est séduisante en ses coquets habits!
Il trouve que ses yeux éclipsent les rubis,
Et que c'est sur la terre une étoile égarée.



M^{me} DE BASCKIRSCHEFF



LE MEETING

Ils sortent de l'école où l'esprit des enfants
S'est trop longtemps nourri de sujets étouffants :
De l'aride calcul et de l'âpre dictée ;
De la dure leçon mot à mot récitée,
Sans en saisir assez le sens et la raison.
On les a fait sortir enfin de leur prison !
Adieu bouquins ; adieu pensums ; adieu vieux maître,
Qui, toujours courroucé, semble ne pas connaître
Que l'air vif a du bon et vous met en gaité ;
Qu'il est doux de courir, joyeux, en liberté ;
Qu'il ne faut pas longtemps que les jambes se rouillent.
L'enfant est un oiseau dont les lèvres gazouillent ;
Qui n'a qu'un seul désir, qu'un seul plaisir : jouer.
Il veut, étant resté calme, se remuer.
Mais à quel jeu jouer ? oh ! la question grave !
Pour bien l'élucider, il faudrait un conclave.
Aussi voit-on souvent, sur le bord du chemin,
Des gamins réunis, la toupie à la main,
Le bout du fouet aux dents, au sortir de l'école,
Et là, des orateurs à la chaude parole,

Écoutés de chacun, éloquents, entraînants,
Parlent de cé qui fait le bonheur des enfants.
Et l'esprit se reporte au beaux jours de l'enfance,
Dont le plaisir était l'unique jouissance ;
Où l'on rêvait de jeu, comme on rêve d'amour ;
Où l'on aurait voulu s'amuser tout le jour.
Ignorant des meetings ennuyeux, politiques ;
On se réunissait pour des choses pratiques ;
L'un n'avait pas raison, l'autre n'avait pas tort ;
On faisait tout afin de bien tomber d'accord,
Et, l'accord établi, la petite assemblée
Prenait dans le préau, joyeuse, sa volée.



CORMON



L'AGE DE PIERRE

Voici, père, voici ce que nous avons fait :
Nous avons, ce matin, parcouru la montagne
Où l'ours horrible et fort comme un maître vivait,
Car nous nous étions dit que le manger se gagne
Alors qu'on est sans peur ; rien ne nous effrayait.

Le chemin était dur et la bête féroce.
Nul n'a tremblé parmi tes fils braves et fiers ;
Ils allaient au combat comme on part pour la noce ;
Et les périls prévus même leur semblaient chers,
Dût la bête entr'ouvrir pour eux plus d'une fosse.

Les chiens allaient devant pour sonder le chemin,
Et nous, l'oreille au guet, hardis à l'escalade,
Nous avançons avec nos haches dans la main ;
Quant tout à coup bondit, sortant d'une embuscade,
L'animal plus terrible, excité par la faim.

CORMON (P.-C.).



STYLOGRAPHIC REPRODUCTION BY
"The Photo-Lithographer"

L'AGE DE PIERRE

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

Nous luttâmes longtemps dans un combat épique!
Les trois quarts de nos chiens gisaient autour de nous.
Les cris de l'ours faisaient une horrible musique ;
Il fallait éviter ses embrassements fous,
Et plus d'un se trouva dans un moment critique.

Sa griffe fait à tous de grands trous dans la chair,
Car il faut quelquefois, corps à corps, qu'on résiste ;
Nos armes dans les airs brillent comme l'éclair :
On le frappe sans cesse, on le suit à la piste !
Mais ses membres semblaient aussi durs que du fer.

Il est mort ! père, vois devant toi notre chasse ;
Femmes, voici de quoi garnir votre foyer :
Apportez-nous du vin, que le corps se délasse ;
Comme nous avons vu comme il faut batailler,
Nous pouvons près de vous sans honte prendre place.



M^{me} LA VILETTE



BEAU TEMPS

ODELETTE

Tout est tranquille à l'horizon.
Nul frisson
Dans la falaise ; le nuage,
Par taches, couvre au ciel l'azur ;
Un air pur
Et léger flotte sur la plage.

La mer, comme un lac à demi
Endormi,
Sous les caresses de la brise,
N'a pas de vagues ridant l'eau ;
Tout est beau
Dans sa nappe mi-blanche et grise.

L'inquiétude disparaît,
Tant l'attrait
Du calme est grand ; l'esprit repose,
Devant l'aspect charmeur des mers
De Villers,
Dans des rêves couleur de rose.

MATHURIN MOREAU



LES EXILÉS

SONNET

Ils sont deux : l'un est vieux, l'autre tout jeune encore ;
Assis sur un rocher, ils regardent la mer,
Ils ressemblent sur terre aux damnés de l'enfer ;
Ils vivent dans la nuit et, là-bas, c'est l'Aurore.

Il est loin le pays que leur pensée implore,
Le seul qui dans le monde entier pour eux est cher ;
Il leur est interdit de respirer son air ;
Le plus cuisant chagrin comme un feu les dévore.

Quand l'enfant vient jouer près du groupe rêveur,
Il s'arrête, inquiet, et, bientôt pris de peur,
Il s'en va frissonnant le montrer à sa mère.

Elle, comprenant bien ce qui les désespère,
Serre son fils et dit avec des yeux troublés :
« Dieu te garde à jamais du sort des exilés ! »



IMPRIMÉ PAR PAUL SCHMIDT
5, RUE PERRONET
pour
LUDOVIC BASCHET, ÉDITEUR
A PARIS





